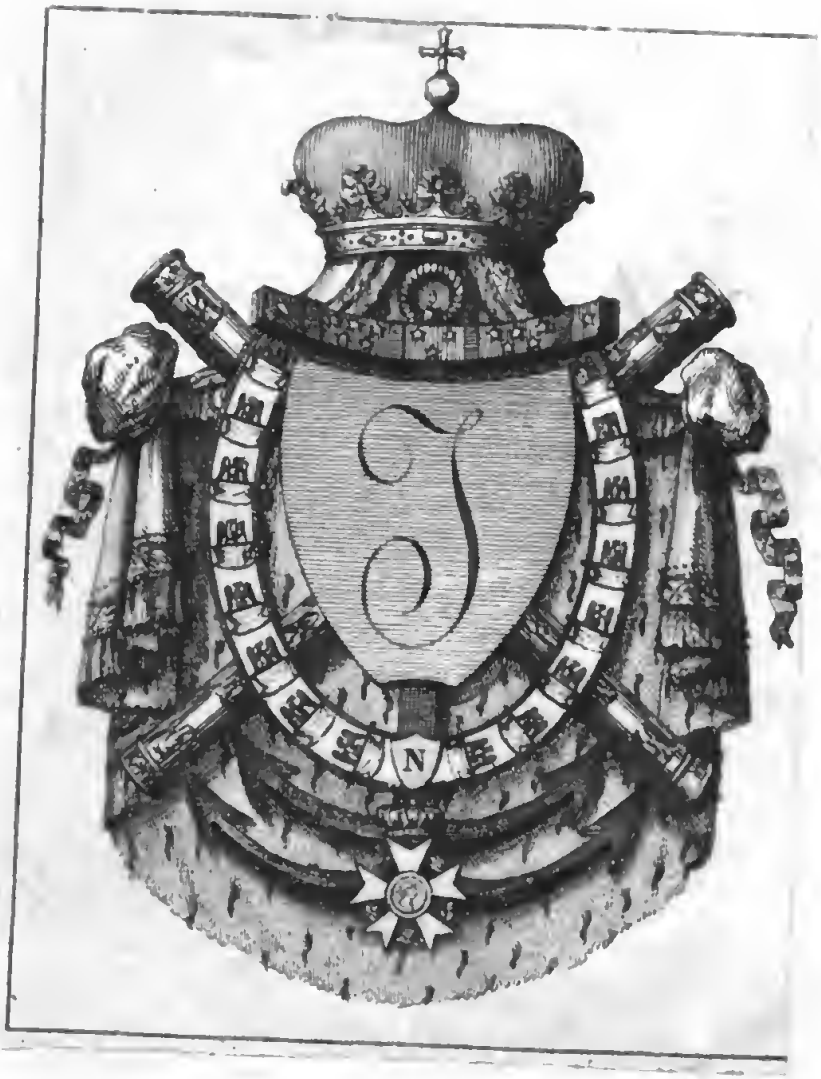
7756



Polit. VII 6.

MAURICE,

OU

LA MAISON

DE NANTES.

DON QUIXOTE

DE LA MANCHA

568241

MAURICE,

OU

LA MAISON DE NANTES.

PAR J***. D***.

S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

LA BRUYÈRE.

TOME SECOND.

Bibliothèque Nationale FONDS PALATINE Magasin

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
Et Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. — 1805.

MAURICE,

OU

LA MAISON DE NANTES.

CHAPITRE XIV.

Maurice à Brest.

La blessure de Dubreuil prenait chaque jour un caractère moins fâcheux. Le premier usage qu'il voulut faire du retour de ses forces, fut de partir pour Paris. Maurice applaudit à ce dessein, et ses secours n'étant plus nécessaires à son nouvel ami, il résolut de son côté de se mettre en route pour Brest, premier lieu de sa destination. Leur séparation ne se fit pas sans les plus

vifs regrets de part et d'autre. C'était la première fois que Dubreuil éprouvait cette espèce de chagrin. Il avait abandonné avec la plus parfaite insouciance, tous ces jeunes gens avec lesquels il était lié par les mêmes goûts et les mêmes plaisirs, et il ne pouvait se décider à quitter un homme qu'il ne connaissait que depuis quinze jours. C'est que Maurice était déjà son ami, et le seul qu'il eût au monde, car il était le seul qu'il estimât. Il versa des larmes en lui faisant ses adieux, et lui promit de l'informer du succès de ses démarches auprès de madame Desroches.

Maurice jusqu'à ce moment avait été plus occupé de la situation de Dubreuil que de la sienne. Lorsque celui-ci fut parti, il songea sérieu-

sement à son projet, et fut effrayé d'y trouver une infinité d'obstacles qui jusque-là ne s'étaient pas présentés à son esprit. La réflexion, comme on l'a vu, n'avait pu avoir aucune part à son éloignement de Paris, et il commença à s'apercevoir du mauvais pas dans lequel il s'était engagé. Il avait d'abord résolu de s'embarquer dans le premier port de mer, et de partir pour les Indes orientales. Là, il se flattait de réussir avec une bonne conduite; et à l'aide de l'éducation qu'il avait reçue, il espérait qu'en peu d'années il serait en état d'apporter à ses parens une fortune suffisante pour assurer leur bonheur et leur repos. Malheureusement ces prestiges s'évanouissaient à mesure qu'il s'approchait du premier terme de

son voyage. Il partait avec fort peu d'argent, et sans aucune recommandation ; il est vrai qu'il avait souvent entendu citer la fortune brillante de plusieurs aventuriers qui, dans le principe, n'avaient pas eu plus de moyens de succès que lui-même : mais savait-il comment ils étaient parvenus, et son honnêteté ne lui interdirait-elle pas une partie des ressources auxquelles ils avaient eu recours. Ces idées, dont il sentait trop tard la justesse, abattaient son courage, et il n'eût pas poursuivi sa route, sans la proximité où il se trouvait de Brest ; aussi la seule résolution avec laquelle il y arriva, fut de changer totalement sa marche, ou du moins de ne pas employer d'inutiles efforts à vaincre les difficultés qui ne pou-

vaient manquer de contrarier un plan aussi ridiculement conçu. Au milieu de ces résolutions, il n'oublia pas la promesse qu'il avait faite à madame de Kersan. Il lui tardait de voir mademoiselle Desroches, et de lui confirmer de vive voix le repentir et l'amour de Dubreuil. Il s'empressa donc, dès le jour même de son arrivée, d'aller leur rendre ses devoirs. Dès qu'elle l'eut entendu nommer, madame de Kersan alla au-devant de lui; la bienveillance parut avoir plus de part que la politesse dans la réception gracieuse qu'elle lui fit. Elle le présenta à M. de Kersan, que l'extrême attention qu'il donnait à une partie d'échecs, avait empêché de s'apercevoir de l'arrivée de Maurice. « Voici, « lui dit-elle, ce jeune homme dont

« je vous ai tant parlé, et que vous « avez tant d'envie de connaître. » —« Bien, bien, répondit M. de Ker- « san, en faisant à Maurice une « légère inclination de tête, et en « levant à peine les yeux de dessus « l'échiquier ; je suis à vous dans « un moment. » Maurice interdit de la froideur de cet accueil, qui contrastait d'une manière si choquante avec ce que venait de dire M.me de Kersan, ne vit plus dans les paroles obligeantes qu'elle avait prononcées que le désir de déguiser l'impolitesse de son mari. Il dissimula pourtant son mécontentement le mieux qu'il lui fut possible, sur-tout lorsqu'il eut remarqué que l'embarras de madame de Kersan était au moins aussi grand que le sien. Un instant après, une jeune personne entra

dans le salon ; il avait inutilement cherché des yeux mademoiselle Desroches depuis son arrivée ; il crut la reconnaître, et il allait lui adresser la parole, lorsqu'il vit sa méprise. La taille et l'âge de mademoiselle de Kersan lui donnaient quelque ressemblance avec mademoiselle Desroches, mais ses traits avaient plus de noblesse, et sa beauté était infiniment plus régulière. Madame de Kersan n'eut pas de peine à pénétrer la pensée de Maurice : elle lui présenta sa fille, et le tira d'incertitude à l'égard de mademoiselle Desroches, en lui apprenant que la nuit même elle l'avait confiée à une de ses parentes, qui était partie pour Paris, et s'était chargée de la remettre à sa mère. Ce sujet amena bientôt une conversation dans la-

quelle Maurice opposa la plus grande modestie à l'expression de la reconnaissance de madame de Kersan, et des éloges qu'elle lui prodigua. Cependant la partie d'échecs était finie, et M. de Kersan, au lieu de songer, comme il l'avait dit, à venir à lui, avait disparu tout-à-fait. La vanité seule se choque : aussi Maurice ne continua pas moins de rester avec madame de Kersan, et chacun des instans qu'il passait auprès d'elle, redoublait l'estime et la vénération qu'elle lui avait inspirée. Au bout d'un quart d'heure, M. de Kersan rentra. Il vint s'asseoir auprès de Maurice, mais il ne prit aucune part à l'entretien. Il se tourna seulement quelques minutes après vers l'ami avec lequel il avait fait sa partie d'échecs, et

lui dit à voix basse, mais de manière à ce que Maurice l'entendit : « C'est « l'âge qu'aurait mon pauvre Guil- « laume ! » En disant ces mots, il passait sa main sur ses yeux pour essuyer une larme qu'il voulait dérober à madame de Kersan ; mais elle avait, ainsi que sa fille, entendu très-distinctement la réflexion de son mari, et toutes les deux paraissaient dans le trouble le plus violent. Maurice embarrassé lui-même du silence qui succéda à ce mot inintelligible pour lui, songeait à se retirer et à abréger une visite qu'il jugeait devoir être importune. Madame de Kersan lui fit les plus vives instances pour rester à souper ; il se défendit en prétextant le besoin qu'il avait de repos. M. de Kersan, qui jusqu'alors avait gardé le plus

profond silence, prit la parole pour appuyer Maurice, et pour l'engager à suivre sa volonté : il sonna en même tems un domestique. Maurice ne savait plus que penser de cette dernière incivilité, lorsque M. de Kersan donna l'ordre qu'on le conduisît à sa chambre : « Et sûrement, « ajouta-t-il en s'adressant à Mau- « rice dont il remarquait l'air sur- « pris, croyez-vous que je souffrirai « que le généreux défenseur de ma « femme trouve à Brest une autre « maison que la mienne ? Non, non, « monsieur ; je viens de parler moi- « même à celui qui vous a conduit « ici ; je l'ai chargé d'aller reprendre « vos effets à l'auberge où vous étiez « descendu, et je n'entends pas que « vous logiez ailleurs que chez moi. » Maurice voulut le remercier ; mais

M. de Kersan qui, tout en lui parlant, l'avait reconduit jusqu'à la porte, la ferma en lui recommandant de donner ses ordres, et en l'assurant qu'ils seraient suivis comme les siens propres. Ce fut ainsi que Maurice se trouva installé sans s'y être attendu, et presque malgré lui, chez M. de Kersan. Retiré seul dans sa chambre, il chercha vainement à définir la bizarrerie de cet homme inexplicable : son insouciance apparente, sa sensibilité qui s'était manifestée malgré lui, son impolitesse et une marque d'attention si délicate, formaient autant de contrastes qui empêchaient de porter sur son compte un jugement juste, ou du moins qui parût tel. Au surplus, il ne tarda pas à acquérir les renseignemens les plus détaillés et les

plus satisfaisans sur son caractère.

On jugerait mal de la bonté d'un homme par le nombre de ses amis ; c'est sa richesse souvent qui les lui donne ; mais on ne sera jamais trompé lorsqu'on en jugera par l'attachement de ses domestiques. Tous ceux de M. de Kersan ne parlaient de lui qu'avec le sentiment de la reconnaissance et du respect, et tous avaient besoin d'en parler. Maurice était bien loin de chercher à provoquer leur confidence, et dès le lendemain il savait une foule de détails qui concernaient M. de Kersan. Le domestique chargé de le servir trouva, sans être interrogé, le moyen de lui donner tous les éclaircissemens qui pouvaient contribuer à asseoir l'opinion qu'il devait avoir de son maître. Il lui

apprit que M. de Kersan, autrefois capitaine de vaisseau marchand, était devenu l'armateur le plus riche et le plus considéré de la ville de Brest. Son ton brusque tenait à la franchise des gens de son état, et non à un défaut de son cœur; il n'y avait pas de jour où il ne donnât quelque preuve de son humanité; dur pour lui seul, il était compatissant pour les autres, et depuis deux ans que son fils, l'aimable Guillaume, était mort, il n'avait encore pu se consoler de ce triste événement. Enfin, le domestique se laissa tellement aller au plaisir de parler de son maître, que Maurice, avant de descendre pour le déjeûner, le connaissait presque aussi bien que s'il eût déjà passé dix années avec lui. Les observations qu'il

se trouva à portée de faire lui-même, furent bientôt d'accord avec tout ce qu'on lui avait dit, et en fort peu de jours il sentit pour lui le plus vif attachement. Cependant sa situation devenait plus embarrassante que jamais. M. de Kersan nuisait à l'exécution de ses projets, par le zèle même qu'il avait mis à vouloir lui être utile. Le logement qu'il l'avait forcé d'accepter, lui imposait des obligations dont il commençait à sentir la gêne. Il aurait eu besoin de toute sa liberté, et la bienséance ne lui permettait pas d'en user. Pouvait-il en effet cacher ses démarches à son hôte et presque à son ami, car les marques d'intérêt qu'il en recevait chaque jour, lui permettaient déjà de lui donner ce nom? Il avait refusé toutes ses

offres de service, autant par délicatesse que par l'embarras de lui expliquer l'affaire qui l'amenait ; et ce mystère même était devenu un nouvel obstacle pour lui. A cette contrariété se joignait un chagrin qui lui était extrêmement sensible ; ses parens lui avaient répondu, et quoiqu'il eût eu la consolation d'apprendre que sa lettre avait écarté de leur esprit, les affreux soupçons qu'il appréhendait, il n'avait pas également réussi auprès de M. Derville. Toutes les lettres qu'il avait écrites à ce dernier depuis son arrivée à Brest, étaient restées sans réponse. Elles ne contenaient à la vérité pas plus d'explications que celle qu'il avait adressée à ses parens ; mais il attendait de son bienfaiteur la même indulgence et la

même disposition à croire à son innocence. Son silence prouvait son mécontentement, et mettait Maurice au désespoir. Trois semaines s'étaient écoulées, et il n'avait l'espoir de réussir, ni à appaiser M. Derville, ni à trouver l'occasion de réaliser ses projets chimériques. M. et madame de Kersan avaient beau l'engager à prolonger son séjour à Brest, il sentait qu'il ne pouvait sans indiscrétion abuser plus longtems de leurs bontés ; il annonça la résolution où il était de quitter Brest très-incessamment. Le lendemain il passa dans sa chambre une grande partie de la matinée. Plus indécis que jamais sur le parti qu'il avait à prendre, il se promenait à grands pas, et dans l'agitation où étaient ses esprits, il parlait à haute

voix, et s'accusait d'ingratitude envers ceux à qui il devait plus que la vie. « Je porte déjà, disait-il, la « punition de mes torts. Je n'ai l'es- « time que des gens qui ne connais- « sent pas ma conduite, je n'ai pas « un ami dans le sein duquel je « puisse déposer mes chagrins ! » — « Vous n'avez pas un ami, et « moi que suis-je donc, s'écria « M. de Kersan, en ouvrant la « porte, et en entrant brusque- « ment ? Mais n'allez pas croire au « moins que j'aie cherché à sur- « prendre votre secret, ajouta-t il, « en remarquant la surprise de « Maurice. En passant devant votre « chambre je vous ai entendu éle- « ver la voix. Le hasard m'a mis « dans une partie de votre confi- « dence ; c'est à l'amitié d'achever

« son ouvrage, et je ne vous quitte « pas que vous ne m'ayez donné « cette preuve de votre attache- « ment. » — Après quelques mo- mens d'hésitation, Maurice com- prit qu'il ne pouvait se dispenser d'acquiescer à cette demande. M. de Kersan en savait trop pour qu'il pût lui cacher le reste, et pas assez pour qu'un silence trop opiniâtre ne confirmât la mauvaise opinion que les mots qu'il avait entendus devaient lui donner; en consé- quence il se détermina à lui parler avec franchise. Il lui raconta son histoire sans en omettre aucune particularité, à l'exception cepen- dant de ce qui concernait son amour pour Virginie. Sa modestie glissa légèrement sur les circons- tances qui lui faisaient le plus d'hon-

neur ; mais M. de Kersan ne lui sut pas moins gré de la noble assurance avec laquelle il parlait de son origine, et des obligations qu'il avait à la famille Derville. Il vit que cet aveu ne coûtait rien à sa vanité ; et plus Maurice cherchait à se rabaisser, plus il s'élevait à ses yeux. Il ne tint pas sur-tout à l'enthousiame que lui inspira le récit de sa conduite avec Adolphe, et lorsqu'il lui eut annoncé le projet qu'il avait formé de passer dans les îles, et les recommandations qu'il désirait avoir, M. de Kersan lui promit de seconder ses intentions, et de lui procurer toutes les facilités possibles, pourvu qu'il s'engageât à rester encore une quinzaine de jours avec lui. Il n'était pas difficile de se soumettre à une pareille condition.

Maurice consentit volontiers à passer ce tems au sein d'une famille que son cœur avait adoptée depuis qu'il la connaissait. Cependant les quinze jours expirés, on ne lui parlait de rien. Il ne s'était même pas aperçu que l'on se fût occupé un seul moment de la promesse qui lui avait été faite. Il avait d'autant plus lieu d'en être surpris, que depuis quelques jours, M. de Kersan avait expédié lui-même deux vaisseaux, l'un pour la Martinique, et l'autre pour l'Ile-de-France. Qu'avait-il besoin de chercher d'autres occasions, lorsqu'il pouvait lui en offrir d'aussi directes? Maurice, en faisant cette réflexion, n'osait prendre sur lui de la laisser apercevoir à M. de Kersan, dont il commençait à craindre que l'intérêt qu'il lui avait d'a-

bord témoigné ne fût refroidi. Il n'apercevait cependant, à cela près, aucun changement ni dans ses manières, ni dans celles de sa femme, et leur conduite ne lui en paraissait que plus inexplicable. Il était un jour seul avec eux ; il faisait la partie d'échecs de M. de Kersan. On lui apporte ses lettres. Parmi celles qui étaient timbrées de Paris, Maurice croit en reconnaître une de l'écriture de M. Derville. Il ne doute pas qu'elle ne lui soit adressée, et s'en empare ; mais son étonnement redouble en vérifiant le nom de M de Kersan sur la suscription. Celui-ci l'ouvre, et à mesure qu'il en prend lecture, la joie brille dans ses yeux. « Ma foi, mon cher, dit-il en s'a- « dressant à Maurice, vous n'irez « ni en Amérique, ni aux Grandes-

« Indès, et vous voilà désormais « forcé de m'obéir : tenez, voyez « vous-même. » Maurice, en lisant la lettre qui était effectivement de M. Derville, vit que c'était une réponse à une autre précédemment écrite par M. de Kersan. M. Derville lui mandait qu'il lui cédait très-volontiers ses droits sur le jeune homme dont il lui parlait ; qu'ayant toujours cru les tenir de l'amitié et non des services qu'il lui avait rendus, il serait absurde aujourd'hui qu'il eût encore la prétention de les exercer. Il terminait enfin par souhaiter qu'il ne fît pas une aussi fâcheuse épreuve que lui de l'inconstance de ses affections. — Maurice fut extrêmement sensible au ton froid et sévère qui régnait dans cette lettre.

M. de Kersan s'en aperçut. « Tran-
« quillisez-vous, lui dit-il, mon
« cher ami; nous parviendrons un
« jour à détromper votre respec-
« table protecteur; en attendant
« restez avec nous, avec des amis
« dignes de le remplacer. Vos
« traits me rappellent mon pauvre
« Guillaume; il avait votre cou-
« rage et vos bonnes qualités;
« vous partagerez comme lui mes
« occupations; et si vous ne me
« tenez pas entièrement lieu d'un
« fils si justement chéri, vous m'ai-
« derez à supporter moins pénible-
« ment sa perte. »

La voix de M. de Kersan était émue; sa femme versait des larmes, et cherchait dans les regards de Maurice une réponse favorable. Le cœur de celui-ci était trop

douloureusement affecté pour partager leur joie, mais il était toujours accessible à la reconnaissance; et il fut si touché de l'attachement dont il recevait la preuve, qu'il ne balança pas à prendre l'engagement qu'on désirait de lui.

CHAPITRE XV.

Une nouvelle de mariage.

C'ÉTAIT un asile et non la tranquillité que Maurice trouvait chez M. de Kersan. Les soins et les prévenances dont il était l'objet pénétraient son cœur, et n'en écartaient pas les chagrins dont il était devoré. Ils semblaient même s'accroître par une circonstance qui, dans tout autre moment, eût été propre à assurer son bonheur. L'union qui régnait dans la famille dont il devenait, pour ainsi dire, un nouveau membre, la douceur de madame de Kersan, la bonté de son mari, étaient autant de points de ressem-

blance qu'il leur trouvait avec ses bienfaiteurs ; et s'il eût été capable d'oublier ceux-ci un seul instant, la comparaison à laquelle il était sans cesse ramené, l'eût bientôt forcé de s'en retracer le souvenir. Mais la vue de mademoiselle de Kersan sur-tout, éveillait en lui le plus pénible et le plus délicieux des sentimens : c'était Virginie ; c'était sa candeur, son amour pour ses parens. Privé du bonheur de la voir, il jouissait encore du spectacle de ses précieuses qualités, et son ame que l'absence contribuait encore à exalter, se livrait à l'effervescence de la passion, en croyant rendre hommage à la vertu. Jamais peut-être Virginie n'avait été aussi à craindre pour lui que depuis qu'il s'en voyait à une si grande distance.

Il avait su éviter le danger où l'exposait la présence de celle qu'il aimait, et il ne s'apercevait pas du mal beaucoup plus grand que ses regrets mêmes lui faisaient éprouver. Attentif à s'observer près d'elle, sa délicatesse le préservait de son amour. Il s'était sévèrement interdit tout espoir; pouvait-il croire qu'il devait également s'interdire le plaisir qu'il trouvait à répandre des pleurs ? Il s'affligeait du mécontentement et de la sensibilité que sa fuite avait dû causer à Virginie, et pourtant il eût été désespéré de n'avoir pas ce sujet d'affliction. Ce qui mit enfin le comble à ses chagrins, fut de découvrir qu'ils étaient sans remède; son sort était irrévocablement fixé ; il ne pouvait plus y avoir pour lui ni repos ni bonheur

sans Virginie. Mais tandis qu'il regardait les maux de l'absence comme les plus cruels, il ne se doutait pas qu'il allait bientôt connaître un tourment qui surpasserait tous ceux qu'il avait déja soufferts.

Maurice avait des torts vis-à-vis de M. Derville. Il le sentait, et la colère de celui-ci lui aurait paru plus facile à supporter, que l'indifférence avec laquelle il parlait de lui dans la lettre qu'il avait écrite à M. de Kersan. Il ne pouvait retourner auprès de lui ; mais il avait besoin de se justifier dans son esprit, et c'était là l'objet de tous ses soins, le but de toutes ses démarches. Ses efforts personnels ne lui laissaient rien à espérer. Ses lettres lui étaient renvoyées sans être décachetées ; il ne lui restait donc

qu'une seule ressource, le zèle de madame Bernard que rien n'avait été capable de réfroidir. L'amitié est crédule, et plus capable de bien sentir que de bien juger. C'était à cela, sans doute, que Maurice était redevable de l'opinion favorable que sa tante conservait sur son compte. Le mystère qui couvrait sa conduite, excitait la curiosité de cette excellente femme ; mais ne contre-balançait pas auprès d'elle les protestations de son neveu, et elle ne cessait d'affirmer qu'il était innocent. Il est vrai que la moindre objection embarrassait son esprit ; mais son cœur n'était arrêté par aucune, et chaque jour elle faisait de nouvelles tentatives en sa faveur. Malheureusement elles n'avaient encore produit d'autre

effet que de prouver sa bonne volonté. Un événement enfin fit naître ses espérances. Elle le regardait comme si heureux, il la comblait d'une telle joie, qu'elle s'empressa d'en faire part à Maurice, dont elle était loin de soupçonner qu'elle allait causer le désespoir.

Une nouvelle qu'il avait reçue depuis quelques jours, avait opéré une sorte de diversion à ses chagrins. Dubreuil venait de lui apprendre son mariage avec mademoiselle Desroches. Heureux par ce succès, il l'était encore plus par le changement de ses principes et de ses sentimens, et c'était à Maurice qu'il en avait l'obligation. L'expression de la reconnaissance qu'il lui témoignait à ce sujet, les remerciemens de madame Desro-

ches et de sa fille, le bonheur dont cette famille était enivrée, et dont Maurice avait la douce satisfaction de se croire la cause, versèrent dans son ame un baume consolateur. Ce calme ne fut pas de longue durée, et ce fut la lettre de madame Bernard qui lui rendit toutes ses agitations.

« L'absence de Maurice, lui « écrivait-elle, était la seule chose « qui troublât le bonheur qu'elle « goûtait dans ce moment : ses « vœux étaient enfin comblés. Sa « chère Virginie, sa chère fille, « (car elle lui donnait ce nom) « venait de répandre la joie dans « toute sa famille, en consentant à « prendre un époux. Celui qui al- « lait bientôt posséder ce titre était « jeune, riche, aimable, et tout

« semblait présager que Virginie ,
« la plus tendre des filles , serait
« aussi la plus heureuse des épou-
« ses ; au milieu de la satisfaction
« qu'elle voyait peinte sur tous les
« visages , elle n'avait pas oublié
« Maurice ; et pour que cette épo-
« que en fût une de bonheur pour
« lui , elle venait de promettre
« d'employer les sollicitations les
« plus pressantes auprès de son
« père , pour le déterminer à écrire
« à Maurice , et à lui rendre son es-
« time et son amitié. »

Les tourmens de l'amour ne sont rien auprès de ceux de la jalousie. Maurice en fit bientôt la triste expérience. Se séparer de Virginie , lui cacher sa passion , se condamner à un silence éternel et à vivre à jamais malheureux , c'était là ce

que son devoir lui prescrivait, et son courage pouvait tenter un pareil effort ; mais qu'un autre possédât son cœur, qu'il acquît des droits qui devaient mettre entre elle et lui une barrière éternelle, cette affreuse idée le mettait hors de lui ; elle aliénait sa raison. Il formait vingt projets que le moment d'après voyait anéantir. Il voulait voler à Paris, se jeter aux genoux de M. Derville, obtenir son pardon. Mais pourquoi ? il avait été sans reproche jusqu'à ce moment, et l'était-il en songeant à retourner auprès de Virginie ? Pouvait-il faire valoir l'honnêteté de sa conduite passée, lorsqu'il formait peut-être la coupable pensée de n'écouter désormais que son amour? Il commençait à sentir que, pour

vaincre il fallait fuir, ou du moins rester éloigné de Virginie : son esprit ainsi ballotté par ses sentimens et ses réflexions, ne pouvait suivre ni les uns ni les autres; il trouva enfin une sorte de ressource dans l'excès même de ses maux. Un dernier malheur qui survint, le força de sortir de son incertitude.

Des différens étaient survenus entre l'Angleterre et la France. Il n'y avait point encore eu de déclaration de guerre; mais la première de ces deux puissances n'en avait pas moins commis plusieurs actes d'hostilité. Elle s'était emparée d'une grande quantité de bâtimens français expédiés pour les colonies, et dans leur nombre se trouvèrent malheureusement les deux de M. de Kersan. Ce cruel événement ren-

versait une partie de sa fortune ; il apporta le désespoir et la consternation dans sa famille. Quant à lui, ne consultant que la fureur dont il était animé, il voulut employer une partie de ce qui lui restait, ou à recouvrer ce qu'on venait de lui enlever, ou du moins à tirer vengeance de cette injustice révoltante. Il fit en conséquence armer et équiper un corsaire, et résolut de le commander lui-même. Maurice ne pouvait rencontrer une occasion plus convenable à la situation où il se trouvait. L'amour lui faisait haïr la vie ; il était trop heureux d'en offrir le sacrifice à l'amitié. Il sollicita donc comme une faveur, la permission d'accompagner M. de Kersan. Celui-ci touché de cet acte de dévouement, accepta

ses offres avec reconnaissance, et se promit bien dans son cœur, d'acquitter un jour celle qu'il contractait à son tour vis-à-vis de Maurice. Il s'occupa promptement des préparatifs nécessaires à son départ, et dès qu'ils furent terminés, il partit avec un trésor plus précieux pour lui, disait-il, que tout ce qu'il avait perdu; avec un véritable ami.

CHAPITRE XVI.

Ce qui se passe chez M. Derville.

MAURICE, au milieu des chagrins qui l'accablaient, éprouvait encore une sorte de consolation. Malheureux et non coupable, si son cœur était en proie à tous les tourmens, sa conscience était au moins tranquille. Désespéré de l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour combattre son amour, il s'applaudissait d'avoir si bien réussi à en cacher l'existence. Depuis long-tems cependant ce n'était plus un secret, ni pour la haine de d'Héricourt, ni pour le cœur de Virginie : elle n'avait que trop bien entendu ses sou-

pirs mal étouffés ; ses regards embarrassés, et tout jusqu'au silence de Maurice, lui avait révélé la nature de ses sentimens. Plusieurs mois avant son départ, elle avait lu dans son cœur, et avait frémi de la fatale découverte qu'elle y avait faite. Elle avait déjà tant de peine à triompher de son amour ! quelle résistance pourrait-elle opposer à celui de Maurice? Il se taisait, à la vérité ; mais sa réserve respectueuse, mais sa timidité ne le rendaient que plus dangereux, et moins il voulait être aimé, plus il paraissait aimable. L'excès de sa passion pour Maurice ne lui en dérobait pourtant pas l'inconvenance : elle seule était en état d'apprécier ses rares et excellentes qualités, et il n'avait malheureusement point

celles qui pouvaient justifier aux yeux du public le choix que son cœur avait fait. L'éclat d'aucune vertu ne ferait disparaître l'obscurité de sa naissance. Frappée de plus en plus de la force de ces réflexions, Virginie sentait chaque jour la nécessité d'éviter le plus qu'il lui serait possible, la présence de celui qui mettait ses sentimens si fort en opposition avec sa raison. Elle s'était donc appliquée avec le plus grand soin à fuir les occasions de le rencontrer, et sur-tout de lui parler seule. Pouvait-elle prévoir que son plus grand chagrin naîtrait d'un événement qui secondait si parfaitement ses sages résolutions ? Ce fut cependant ce que lui fit éprouver le départ de Maurice ; il détruisait les soupçons qu'elle avait

conçus, et ne lui apportait aucune consolation : il lui semblait qu'elle eût mieux aimé avoir à le craindre qu'à le regretter ; son chagrin, en changeant d'objet, s'était augmenté, et elle faisait plus de reproches à Maurice, depuis qu'il lui paraissait moins coupable. Les tourmens que ces idées lui causaient n'étaient malheureusement pas les seuls qu'elle eut à supporter. D'Héricourt recommençait ses persécutions. L'absence de Maurice et l'impression qu'elle avait produite sur l'esprit de Virginie, lui paraissaient favorables à l'exécution de ses anciens projets, et il s'en occupait plus sérieusement que jamais. M. Derville, à la vérité, ne s'était pas expliqué de nouveau ; mais il était aisé de voir que d'Héricourt

n'agissait pas sans son approbation. M. Derville n'avait jamais songé à contraindre l'inclination de sa fille ; il n'usait point de l'autorité paternelle, et c'était là précisément ce qui lui donnait plus de force. Il eût été plus difficile à Virginie de lui déplaire que de lui désobéir ; et pour ne pas affliger son père, elle avait le plus grand soin de cacher la répugnance que d'Héricourt lui inspirait. Il était cependant essentiel que les espérances de celui-ci ne se fortifiassent pas de jour en jour, mais pour les détruire il fallait une explication ; et il avait l'art de la retarder jusqu'au moment où, suivant toute apparence, elle serait inutile. C'était dans le principe qu'il importait de le détourner d'un projet, auquel il renoncerait sans doute

dès qu'il en verrait l'impossibilité. Il ne s'agissait donc que de la lui démontrer. Virginie en cherchait depuis long-tems l'occasion, d'Héricourt l'avait toujours éludée; ses soins et ses regards apprenaient seuls son secret; Virginie ne pouvait paraître l'avoir pénétré : mais il était clair qu'en se taisant, elle encourageait ses prétentions, et ce qui l'affligeait le plus, que M. Derville en concevait une opinion favorable à ses vues, et qu'une fois établie, elle ne pourrait plus être détruite sans troubler le bonheur que son imagination lui aurait présenté dans cet établissement. Elle sentait que si les choses arrivaient enfin à ce point, elle s'efforcerait vainement de tenir ses résolutions. Le bonheur de son père lui était plus

cher que le sien propre, et elle n'aurait pas hésité à se sacrifier, et à devenir la femme de d'Héricourt. Effrayée de cette affreuse conséquence, elle voulut la prévenir tandis qu'il en était encore tems. Une seule personne pouvait l'aider dans cette entreprise délicate et nécessaire ; c'était Adolphe. En usant avec ménagement des droits que lui donnait l'intimité dans laquelle il vivait avec d'Héricourt, l'amitié adoucirait la blessure faite à son amour-propre. Virginie ouvrit donc son cœur à son frère, et ne lui cacha pas le service qu'elle attendait de lui ; mais au lieu de la tendresse et de l'empressement qu'il avait jusqu'alors témoigné à sa sœur dans toutes les occasions, elle ne fut pas peu surprise de sa froideur et de sa

contrainte mal déguisées ; aucun obstacle, aucune objection ne l'avaient encore arrêté, lorsqu'il s'était agi de remplir les desirs de Virginie. Cette fois, au lieu de prouver son zèle, il en parla, il s'épuisa en protestations de toute espèce, et finit par hasarder quelques observations sur une résolution *à laquelle elle n'avait peut être pas apporté toute la réflexion nécessaire*. Ce changement imprévu affligea d'autant plus Virginie, qu'elle en ignorait la cause. Elle ne pouvait deviner que ce n'était point son amitié pour elle, mais sa liberté seule qu'Adolphe avait perdue. C'est ce qu'il sera aisé de juger par les détails suivans.

Depuis qu'Hortense avait trouvé un amant dans Adolphe, Virginie

avait perdu un frère. Tous les sentimens, toutes les affections de celui-ci, étaient subordonnés aux caprices d'une femme impérieuse et adroite, qui trouvait son intérêt à le tenir éloigné de sa famille. Les témoignages d'une amitié aussi pure que sincère, lui étaient vainement prodigués par sa sœur. Ils lui paraissaient bien froids, en comparaison des transports brûlans et des discours passionnés d'Hortense. Il prenait pour du sentiment, ce qui n'en était que l'exagération, et depuis que le langage de cette femme artificieuse avait su lui plaire, celui de la nature et de la vérité lui semblait insipide. Ce n'était pas encore tout; elle n'était pas la seule sous la dépendance de laquelle il eût été asservi par son aveugle passion. Ce

moyen infaillible de le dominer avait été habilement saisi par un homme qui prévit tout le parti qu'il pouvait en tirer pour lui-même, par d'Héricourt, dont il devait payer bien cher les services qu'il obtenait de sa perfide amitié.

Après le bonheur d'être avec celle que l'on aime, il n'en est pas de plus grand que celui qu'on éprouve à en parler : tel était le plaisir qu'Adolphe goûtait auprès de d'Héricourt. *Cet excellent ami* ne se lassait pas d'entendre les louanges prodiguées aux attraits, à la bonté, aux qualités d'Hortense. Lui seul savait apprécier son cœur aimant et sensible ; lui seul rendait justice à son noble désintéressement. Ce *désintéressement*, il est vrai, n'avait pas empêché que de-

puis six mois environ, Adolphe n'eût été entraîné par elle dans les dépenses les plus extravagantes. La pension qu'il recevait de son père étant promptement absorbée par ses nouvelles prodigalités, il avait été forcé de recourir à la bourse de ses amis; mais c'était surtout dans celle de d'Héricourt, *de cet autre lui-même*, qu'il trouvait les ressources les plus faciles et les plus promptes. Il en avait déjà reçu plus de cinq cents louis, et cela sans observations, sans aucune de ces réflexions, que son âge et son expérience auraient pu lui donner le droit de faire, et que la plus sincère amitié avait seule été capable de lui épargner.

On pense bien que la générosité de d'Héricourt avait un autre mo-

tif que celui d'obliger Adolphe. Il n'était pas assez mal-adroit pour mettre un prix à ses services ; certain de l'obtenir, sans le demander, en gagnant le cœur d'Adolphe, il s'assurait celui de sa sœur. Comme on n'avait aucun espoir de forcer son inclination, il était important de se la concilier ; et qui pouvait y réussir mieux qu'un frère qu'elle chérissait aussi tendrement. Les efforts de celui-ci n'étaient pas le résultat d'un marché arrêté entre d'Héricourt et lui, mais l'effet de son bon cœur et de sa reconnaissance ; et son perfide ami, en excitant ses passions à son préjudice, savait employer à son propre profit les bonnes qualités qu'il avait reconnues en lui. Cependant aucun succès n'avait encore suivi tant de

soins. D'Héricourt commençait à se montrer moins empressé à prévenir tous les desirs d'Adolphe. Celui-ci, de son côté retenu par la délicatesse, n'osait plus s'adresser à lui, et se faisait un reproche de mettre aussi indiscrètement l'amitié à contribution. Un événement détruisit tous ses scrupules. L'homme entraîné par une passion ne connait plus qu'un principe, celui de la satisfaire à quelque prix que ce soit.

Chaque jour voyait croître et l'amour et le danger d'Adolphe. Le seul regret qu'il éprouvât était de se trouver dans l'impossibilité de payer d'un juste retour, toutes les preuves qu'il recevait de la tendresse d'Hortense. Les soins qu'elle prenait de lui cacher les sacrifices que sa délicatesse lui imposait à tout

moment en sa faveur, n'empêchaient pas qu'il ne vît la préférence qu'elle lui accordait sur ses rivaux, et le mépris avec lequel elle rejetait des offres qui ne pouvaient, disait-elle, séduire que l'avarice, et qui n'étaient pas dangéreuses pour l'amour. Il avait fallu tout l'attachement qu'elle avait pour lui, pour la déterminer à vaincre sa répugnance à accepter quelques bagatelles plus précieuses, selon lui, par le sentiment qui les présentait, que par leur valeur réelle. Nous avons déjà vu que le prix de ces bagatelles se montait à plus de cinq cents louis. Bientôt il se vit forcé de recourir à de nouveaux emprunts, pour trouver une seconde fois la même somme; et quelque fâcheuse que fût pour lui

cette obligation, au lieu de la regarder comme un malheur dont il était redevable à Hortense, il crut voir dans l'événement qui le produisit, un nouveau motif de reconnaissance pour elle.

Hortense avait une aversion insurmontable pour le jeu ; mais elle recevait beaucoup de monde, et elle ne pouvait s'opposer à ce que l'on usât chez elle de cette ressource si merveilleusement imaginée pour épargner à tant de personnes qui se cherchent, l'ennui qui ne manque jamais de les atteindre, lorsqu'elles se trouvent ensemble. Elle avait donc bien voulu permettre que l'on jouât chez elle, et deux fois par semaine sa maison servait de réunion à une multitude de joueurs. En donnant à ses connaissances une

preuve aussi forte de sa complaisance, elle avait exigé d'Adolphe sa parole d'honneur qu'il fuirait avec le plus grand soin les occasions de se livrer à une passion qui n'en conciliait pas d'autre avec elle. Seulement pour contenter Adolphe et prévenir les malheurs qu'elle craignait pour lui, elle consentit à surmonter sa propre répugnance; et cédant à ses instances, elle forma avec lui une société de jeu, mais sous la condition expresse qu'il ne serait jamais acteur dans les parties, et qu'il se bornerait au rôle passif d'intéressé. Le jeune homme promit tout ce qu'elle voulut, et grace à la prudence et à la sagesse d'Hortense, la fortune commença par favoriser cette association. Il est vrai que leur prospérité ne fut pas

de longue durée. En peu de tems la chance tourna, et absorba en quelques jours les bénéfices de plusieurs mois, que fort heureusement Hortense avait su mettre de côté, prévoyant les revers qui pouvaient survenir. Alors il était tems de cesser; elle en fit l'observation. Adolphe la conjura si vivement de ne pas désespérer de la fortune, au moment où, suivant toute apparence, elle allait devenir plus favorable; il lui parla avec tant de chaleur de son espérance, qu'elle se laissa fléchir, et se décida à faire de nouvelles tentatives. Des pertes d'abord modiques, au lieu de dessiller les yeux d'Adolphe, ne firent qu'irriter sa passion. Le desir de les réparer ne servit qu'à les augmenter, et à les rendre de plus en plus irrépara-

une plainte, et demanda froidement qu'on lui accordât jusqu'au lendemain pour faire honneur à sa dette. Dès que tout le monde fut sorti : « Mon cher Adolphe, dit-« elle, c'est moi qui suis la plus « coupable, c'est à moi de réparer « la faute. Vos parens seraient jus-« tement irrités contre vous, s'ils « venaient à être informés d'une « étourderie que l'on attribuerait « plutôt à votre inconduite qu'à « votre inexpérience ; et cependant « tel est le préjugé établi par l'hon-« neur, que vous ne pouvez sans « faire tort à votre réputation, dif-« férer de plus de vingt-quatre « heures le paiement de la dette « que vous venez de contracter, « tandis que vous seriez à peine « blâmé d'une inexactitude à rem-

« plir vos engagemens vis-à-vis d'un « ami de qui vous tiendriez votre « fortune et votre existence. Il faut « donc tâcher de concilier ce que « vous vous devez à vous-même, « avec ce que vous devez à votre « famille. Gardez le plus profond « secret sur ce qui vient d'arriver, « et reposez-vous sur moi du soin « de prévenir les suites fâcheuses « que vous pourriez appréhender.» —Adolphe voulut la faire expliquer sur les moyens qu'elle comptait employer : elle refusa absolument de lui donner cette satisfaction, et le lendemain il sut que la dette était acquittée. La femme-de-chambre n'eut pas la même discrétion que sa maîtresse : elle apprit à Adolphe qu'Hortense avait vendu tous ses diamans pour se procurer les mille

louis ; elle lui recommanda sur-tout de ne jamais convenir de la confidence qu'elle lui faisait, Hortense l'ayant menacé de la renvoyer si ses propos amenaient quelque jour la découverte d'un mystère qu'elle voulait cacher soigneusement à tout le monde, et principalement à Adolphe. Le cœur de celui-ci déjà disposé à la reconnaissance, fut bientôt ouvert à l'enthousiasme le plus exagéré. Hortense lui donnait un exemple qu'il ne pouvait suivre trop tôt ; il ne devait pas souffrir qu'elle fût plus long-tems victime de son amour et de son désintéressement. Il s'éloigna de chez elle, bien déterminé à tout braver pour mettre fin à la privation qu'elle venait de s'imposer en sa faveur, et qui lui paraissait le plus affreux des

maux qu'il eut à supporter. Dans une circonstance aussi pressante et aussi délicate, il n'y avait que d'Héricourt à qui il pût s'adresser. Lorsqu'il l'aborda, sa raison était presque aliénée. Il lui raconta succinctement et ses malheurs, et la noblesse du procédé d'Hortense. Lorsqu'il le crut aussi sensible que lui à cet effort de vertu, qu'il traitait de véritable héroïsme : « Il n'y a que devant un « ami aussi fidèle que vous, ajouta-« t-il, que je puisse exposer mes « besoins. Mon cœur suffit à peine à « la reconnaissance qu'il vous doit, « et sent son insuffisance pour vous « payer des nouvelles obligations « qu'il vient solliciter de votre gé-« néreuse amitié ; mais vous êtes « trop indulgent pour ne pas excu-« ser des torts que je ne me par-

« donne pas moi-même, et trop
« délicat pour ne pas concevoir
« l'embarras de mon étrange situa-
« tion et le désespoir où je suis
« livré. Dans toute autre circons-
« tance, mon desir serait de trouver
« la totalité de la somme perdue
« par ma seule faute; mais indé-
« pendamment de la répugnance
« que j'éprouve à me montrer im-
« portun envers mon ami, je sais
« trop combien j'offenserais le cœur
« et l'honnêteté d'Hortense. Vous
« me rendrez donc le plus heureux
« des hommes, si vous pouvez me
« procurer seulement cinq cents
« louis. Voici un billet dans lequel
« vous trouverez une reconnais-
« sance de cette somme et de celles
« que vous avez eu la bonté de me
« prêter précédemment. »

Le moment où Adolphe fit cette demande, était le moins favorable de tous ceux qu'il eût pu choisir. D'Héricourt sortait de chez M. Derville, et l'explication qui venait d'avoir lieu, n'avait été rien moins que satisfaisante pour le premier. Virginie, que son père avait enfin cherché à pressentir sur ce mariage qu'il se flattait toujours de lui faire agréer, avait répondu de manière à ne laisser aucune espérance. M.me Derville présente à cet entretien, et témoin de la répugnance de sa fille, pour un homme qu'elle regardait elle-même comme indigne de son estime, avait cherché à la tirer de l'embarras où elle la voyait, par une proposition plus convenable sous tous les rapports. La marquise de Versac employait

depuis long-tems la médiation de quelques amis communs, pour parler à M.me Derville, en faveur de son fils. Le caractère hautain de la marquise, la vanité qu'elle tirait de son origine, et l'habitude qu'elle avait de mesurer la considération qu'elle devait accorder aux gens, non sur leur mérite, mais sur leurs titres, n'avaient pas permis d'abord de songer à cet établissement. De nouvelles ouvertures, cependant, faisaient disparaître une partie de ces obstacles, et promettaient à Virginie le bonheur qu'elle méritait. M.me Derville commençait donc à pencher vers une alliance, dont l'éclat était ce qui la séduisait le moins. Il était clair que la marquise ne la désirait qu'à cause de la fortune qu'elle connaissait à M. Der-

ville ; mais elle consentait à ce que Virginie ne se séparât pas de sa mère, et à ce que son fils habitât avec sa nouvelle famille; d'ailleurs, Auguste de Versac n'avait aucun des défauts qui paraissaient si choquans dans sa mère. Une éducation brillante, une figure distinguée, et ce qui le faisait remarquer parmi les jeunes gens de son âge, une modestie qui n'avait rien d'étudiée, et une conduite irréprochable, le rendaient aux yeux d'une mère sensée, le parti le plus avantageux qu'elle pût rencontrer. Depuis près d'un an, il fréquentait assiduement la maison de madame Derville. Son amabilité n'avait point échappé à la pénétration de Virginie. Elle avait même plus d'une fois observé combien ses manières timides et respec-

tueuses étaient différentes de l'air avantageux et suffisant, que les autres jeunes gens s'efforcaient d'affecter ; il lui plaisait, en un mot, précisément parce qu'il ne cherchait jamais à plaire. Ce sentiment, cependant, n'était que de la bienveillance ; elle le voyait avec plaisir, et ce plaisir n'avait pas de danger pour elle. Cette sécurité, malheureusement, n'était pas fondée sur son insensibilité, et le trouble que le souvenir de Maurice entretenait dans son ame, ne l'éclairait que trop sur les motifs de son indifférence pour Auguste. Mais les choses n'étaient plus les mêmes, lorsque madame Derville parla de ce jeune homme ; tout avait changé jusqu'au cœur de Virginie, ou du moins elle le croyait. Maurice pou-

vait-il encore occuper sa pensée ; après sa conduite, son évasion, le mystère dont il s'obstinait à l'envelopper ? L'asile qu'il venait d'accepter chez M. de Kersan, l'éloge même qu'il faisait dans ses lettres, à madame Bernard, de ce nouvel ami, *et des vertus de son aimable fille*, tout cela ne prouvait-il pas combien il lui en avait peu coûté pour se détacher des personnes qui lui avaient témoigné le plus d'intérêt et d'attachement ? n'était-il pas même vraisemblable que cette jeune personne..... Mais ce n'était que trop certain. Il ne pouvait y avoir qu'un pareil motif qui expliquât raisonnablement l'étrange changement qui s'était opéré dans Maurice. C'était un homme *odieux*, et qu'elle ne pouvait trop prompte-

ment oublier. Le dépit dicta donc la réponse de Virginie. Elle accepta la proposition de sa mère, qui de son côté, s'applaudit d'un choix qui dérobait sa fille aux persécutions de d'Héricourt. Celui-ci informé de tous ces détails par M. Derville, ne songea plus qu'à tirer vengeance de l'affront qu'on lui faisait, ou plutôt à resaisir par un moyen quelconque, la fortune qui lui échappait. Tout occupé de ces idées, lorsqu'Adolphe était venu le trouver, il avait achevé de le désespérer, en lui signifiant qu'il lui était dorénavant impossible de faire de nouveaux sacrifices. Cependant quelques momens après son départ, la vue du billet qu'Adolphe avait laissé sur son bureau, lui inspira d'autres pensées. Il fut frappé de la ressem-

blance de sa signature avec celle de M. Derville. Cette remarque le plongea dans une rêverie profonde, dont il ne sortit que pour songer à l'exécution du projet qu'il venait de concevoir. Le lendemain matin, il combla Adolphe de joie, en lui annonçant, qu'après un plus mûr examen de ses moyens, il avait découvert avec plaisir qu'il serait en état, sous très-peu de jours, de lui rendre le service qu'il demandait.

CHAPITRE XVII.

D'Héricourt se démasque.

VIRGINIE semblait avoir acquis de nouveaux droits à la tendresse de ses parens, en consentant au bonheur qu'ils cherchaient à lui assurer. Ils atteignaient enfin le terme de leurs travaux et de leurs espérances. Leur union qu'aucun nuage n'avait jamais troublé, les mettait à l'abri de tous les chagrins étrangers, ou du moins ils étaient sûrs de les adoucir en les partageant; la seule inquiétude que leur donnait l'établissement de Virginie, était au-dessus des forces qu'ils trouvaient dans leur mutuel appui,

contre les malheurs qu'ils pouvaient avoir à craindre. Le jeune homme sur lequel ils venaient de fixer les yeux, réunissait toutes les qualités propres à les rassurer ; rien ne manquait désormais à leur satisfaction. Auguste, dans l'ivresse de la joie, ne connaissait d'autre tourment que celui de l'impatience ; il lui tardait de voir s'écouler le mois dont le délai avait été fixé pour la célébration d'un mariage qui devait le rendre le plus heureux des hommes. Cependant des sentimens bien différens agitaient le cœur de la pauvre Virginie : il désavouait tout bas la promesse que sa bouche avait faite, et lorsqu'elle s'engageait à répondre à l'amour d'Auguste, elle sentait que Maurice lui devenait plus cher que jamais. Le dépit l'a-

vait condamné ; la réflexion le justifiait, et tout concourait à prouver à Virginie l'excès malheureusement irréparable de sa précipitation. Les lettres que madame Bernard avait reçues tout récemment de Maurice, annonçaient son départ et le nouveau parti qu'il était déterminé à suivre. Cette nouvelle qui ne fit qu'ajouter à l'incertitude et à l'étonnement de la famille et des amis de Maurice, acheva d'éclairer la seule Virginie. A travers le ton calme qui régnait dans la lettre, elle entrevit le désespoir qui avait dicté cette résolution, et sentit qu'elle était seule l'auteur de tous ses maux. Si Maurice ne l'eût pas autant aimé, il n'aurait pas fui sa présence ; il espérait sans doute que le tems et l'éloignement lui ren-

draient le repos. La nouvelle prématurée de son mariage que madame Bernard lui avait apprise si indiscrètement, avait produit sur son ame une impression trop vive, et il s'immolait à l'amour aussi bien qu'à l'honneur. Tourmentée par des idées dont elle reconnaissait de plus en plus la justesse, elle était d'autant plus sensible au malheur de sa situation, qu'elle n'en découvrait l'étendue qu'au moment qu'il était sans remède. Le terme fatal s'approchait, et enfin son malheur paraissait inévitable, et rien ne pouvait l'y soustraire, lorsque la veille même du jour qui devait le consommer, il fut tout-à-coup différé, mais par la crainte d'un mal beaucoup plus affreux pour elle. M. Derville se vit attaqué d'une maladie

qui, dès son origine, prit le caractère le plus sérieux. Une fièvre violente se déclara. Les douleurs les plus aiguës se mêlèrent à des symptômes qui répandirent la consternation dans toute sa famille. On pense bien qu'à la vue d'un pareil danger, tous les préparatifs de mariage cessèrent. Les sentimens de joie ou de tristesse firent place dans l'esprit de chacun à ceux que fit naître l'inquiétude, et la violence de ces derniers ne permit ni à Auguste de se plaindre d'un délai dont la cause ne lui était pas moins sensible que l'effet, ni à Virginie de s'en réjouir. Le tems, loin de leur apporter quelque rayon d'espoir, ne fit qu'empirer l'état de M. Derville. Au bout de quelques jours sa maladie s'était tellement compliquée,

que les plus habiles médecins se trouvèrent embarrassés d'en assigner et la nature, et la durée. Pour surcroît de malheur, un délire continuel rendit le meilleur des pères et des époux étranger à ce qu'il avait de plus cher. Il ne reconnaissait ni la voix de Virginie, ni les traits de madame Derville. Leur présence l'affectait même désagréablement, il repoussait avec dureté les soins tendres et officieux qu'elles s'empressaient de lui prodiguer. Pendant que ce spectacle douloureux déchirait leur ame, un coup qui devait combler la mesure de leurs maux se préparait à leur insçu, et bientôt allait commencer pour elles, la plus terrible des révolutions.

D'Héricourt ne s'était pas contenté de tenir sa parole à Adolphe;

il lui avait remis, avec les cinq cents louis, la reconnaissance qui était restée entre ses mains, en disant qne cette exactitude nécessaire, vis-à-vis d'un homme d'affaires, serait outrageante pour un ami, et qu'il n'exigeait de lui que sa parole, et sur-tout son amitié. Adolphe, sensible à un procédé si généreux, ne put trouver assez de termes pour lui exprimer sa reconnaissance, et protesta mille fois qu'il ne serait vraiment heureux, que lorsqu'il aurait trouvé l'occasion de lui donner des preuves de l'entier dévouement qu'il lui jurait à jamais. C'était bien ce que d'Héricourt avait espéré, et il ne tarda pas à amener les circonstances qui devaient mettre à l'épreuve le zèle et la sincérité d'Adolphe. Il y avait

à-peu-près quinze jours que cet événement s'était passé ; à chaque instant la maladie de M. Derville affaiblissait toute espérance ; le tems était précieux, et il importait à d'Héricourt de mettre à profit le peu qui lui en restait, peut-être pour l'exécution du plan qu'il avait concerté. En conséquence il fit venir Adolphe, et après avoir rappelé sans affectation tous les services qu'il lui avait rendus, et ceux qu'à son tour il était en droit d'exiger : « Je ne vous cache pas, ajouta-t-il, « que lorsqu'il a été question de « vous être utile, j'ai consulté mon « cœur plus que la possibilité que « j'en avais, et je me trouve aujour- « d'hui par cette imprudence, dans le « plus cruel des embarras. Les fonds « dont vous aviez besoin, n'étaient

« pas à ma disposition ; cette raison
« seule a motivé le refus que je vous
« ai d'abord fait essuyer. Depuis,
« réfléchissant à l'extrémité fâ-
« cheuse où il vous réduisait, je n'ai
« plus pensé qu'à vous en tirer à
« quelque prix que ce fût. Ma for-
« tune ne me permettant pas de sui-
« vre, à cet égard, les mouvemens
« de mon cœur ; j'ai été forcé de
« recourir, dans cette occasion, à
« la même ressource qui m'avait
« déjà fourni plusieurs fois les
« moyens de vous obliger. J'ai pris
« dans la caisse la somme qui vous
« était nécessaire. Je pensais alors
« qu'il me serait très-facile de déro-
« ber à M. Derville, la connais-
« sance d'un secret qui nous com-
« promettait également à ses yeux.
« Quelques opérations que je me

« proposais de faire à son insçu ;
« devaient en peu de tems réparer,
« par les avantages qui en résulte-
« raient, le déficit qui existait ; et
« comme de raison tourner à votre
« profit, puisqu'ils auraient éteint la
« dette que vous aviez contractée.
« Je me faisais un plaisir de vous
« laisser ignorer mon projet, jus-
« qu'au moment où je devais être
« assez heureux pour vous en ap-
« prendre le succès. Les suites,
« malheureusement, n'ont pas ré-
« pondu à mon attente. Les époques
« d'échéance vont arriver, sans que
« j'aie pu me mettre en mesure
« pour le remboursement ; et si
« vous ne consentez à me prêter
« votre secours dans cette conjonc-
« ture, ma ruine et mon déshon-
« neur sont assurés. » Adolphe lui

répondit que ces malheurs n'étaient point à craindre, puisqu'il croyait qu'il pouvait dépendre de lui de les écarter, et qu'il se regarderait comme le plus ingrat des hommes, s'il existait au monde un seul parti qu'il dût hésiter de prendre pour s'acquitter vis-à-vis de lui. Malgré cette assurance, d'Héricourt refusa encore longtems de s'expliquer. « Après tout, « disait-il, ne vaut-il pas mieux que « je sois la seule victime. On me « jugera défavorablement, je le « sais; mais j'aurai pour moi ma « conscience et mon ami. » Ces mots ne servaient qu'à redoubler la curiosité d'Adolphe, et le desir qu'il éprouvait de témoigner sa bonne volonté. Il fit tant d'instances à d'Héricourt, il lui reprocha tellement un silence qu'il n'était plus

« confiance et à votre amitié. Je re-
« connais aujourd'hui combien je
« m'étais trompé ; je ne dois ni m'en
« étonner, ni m'en plaindre. » — Ce dernier reproche opéra sur Adolphe l'impression que d'Héricourt en avait attendu. Son cœur vivement agité l'empêcha d'apercevoir les pièges qu'on lui tendait, et la crainte de se rendre coupable d'ingratitude le rendit coupable d'une faiblesse qu'il ne regarda plus comme telle. Des lettres-de-change, non encore remplies, se trouvaient sur le bureau : il en prit plusieurs ; et pour prouver à d'Héricourt l'injustice de ses soupçons, il y apposa sa signature en blanc, le laissant maître de les remplir par telles sommes qu'il jugerait nécessaires. Cette première complaisance fut

bientôt suivie d'un succès qui compléta l'illusion d'Adolphe, et le rendit encore plus honteux de la résistance ridicule qu'il avait d'abord faite. D'Héricourt lui annonça, peu de jours après, que les fonds qu'il s'était procurés par les lettres-de-change, l'avaient mis en état d'entamer plusieurs opérations, dont le bénéfice certain allait bientôt couvrir une partie du déficit de la caisse. Il fit plus, il le força d'y prendre une part qu'il avait mise en réserve pour lui. Le premier mouvement d'Adolphe fut dicté par la délicatesse, il refusa ; le second le fut par l'amour, il pensa à Hortense et accepta. Insensiblement ses scrupules s'évanouirent, les parts des bénéfices allaient toujours en croissant. De nouvelles signatures suc-

cédèrent aux premières, et d'Héricourt assurait toujours qu'il avait soin de retirer celles-ci et de les garder pour le moment où ils arrêteraient un compte définitif, et où la dette serait entièrement amortie. Cependant le tems s'écoulait, et la santé de M. Derville se rétablissait. Dès que ses forces furent un peu revenues, il fit appeler d'Héricourt pour prendre connaissance de l'état des affaires. Celui-ci en présenta un tableau qui, ne pouvant être vérifié, servit à entretenir l'erreur de M. Derville jusqu'au moment où la plus horrible des catastrophes devait la détruire.

Après une si longue maladie, la convalescence de M. Derville exigeait beaucoup de ménagemens. Les médecins lui avaient recom-

mandé d'éviter de se livrer à aucune occupation. D'Héricourt insistait fortement sur ce point; et *par intérêt pour M. Derville*, il refusait obstinément de lui donner les détails qu'il lui demandait, disait-il, inconsidérément. Enfin, après trois semaines de patience et de soumission, M. Derville sentant qu'un travail modéré ne serait point au-dessus de ses forces, prévint un jour d'Héricourt, que le lendemain il se transporterait dans son cabinet, pour commencer à se remettre au courant de ses affaires. C'était la première fois qu'il sortait de son appartement : cet événement répandit la joie dans sa famille; dès le matin elle était réunie chez lui; tous les vœux étaient remplis. Madame Derville et Virginie étaient

au comble du bonheur. Tout-à-coup un domestique entre, et d'un air qui peignait la surprise et la consternation : « M. d'Héricourt a « disparu, dit-il ; cette nuit il n'a « pas couché ici ; voici une lettre « qu'il vous adresse, et que je « viens de trouver dans sa cham- « bre. » A ces mots, Adolphe qui était présent, changea de couleur : il pressentit sur-le-champ l'affreuse nouvelle que cette lettre allait apprendre. La lecture qu'en fit M. Derville ne confirma que trop bien ses craintes, et plongea toute cette famille dans la plus cruelle et la plus irréparable des afflictions.

« Dans l'horrible malheur qui « va vous accabler, écrivait-il à « M. Derville, une consolation au « moins vous est encore offerte ;

« vous êtes vengé. L'auteur de votre « infortune saura n'écouter que son « désespoir, ou plutôt son déshon- « neur. Il n'existera plus lorsque « vous lirez ces derniers mots qu'il « trace d'une main tremblante, et « qui n'en saura pas moins assurer « le coup qui doit expier tant de « torts. Heureux si mon exemple « sert de leçon à Adolphe, et lui « fait abjurer des erreurs dont je « deviens la victime par la seule « complaisance que j'ai montrée « pour elles. »

A ces mots, dont le sens était inintelligible pour M. Derville, ses yeux et ceux de sa femme se portèrent sur Adolphe. Ses traits étaient altérés, sa physionomie sombre; une pâleur mortelle couvrait son visage; tout décelait en lui les

tourmens d'une conscience coupable et agitée. Il fit d'abord de vains efforts pour rompre le silence. Il était anéanti, confondu par ce qu'il venait d'entendre. Enfin d'une voix faible et éteinte : « O mon père, « dit-il.... mais je ne mérite plus « de vous appeler de ce nom : j'ai « perdu tous mes droits à votre « tendresse; je n'implore que votre « juste colère. Punissez-moi; éloi- « gnez de votre présence un fils « qui ne peut plus la soutenir sans « rougir. Ah! pourquoi n'avez-vous « pas à pleurer ma mort, plutôt « que mon déshonneur. » Alors il entra dans le détail humiliant et pénible de sa conduite, de ses démarches auprès de d'Héricourt, des services que celui-ci lui avait rendus, et enfin des signatures qui

lui avaient été arrachées par la considération qu'elles devaient sauver la réputation de son père, que ses imprudences avaient compromise. M. Derville avait écouté, sans l'interrompre, l'explication des odieuses circonstances de sa ruine; mais il ne put sans horreur entendre le dernier trait qui mettait le comble à la honte de son fils. « Malheureux, lui dit-il, en « lui lançant un regard d'indigna- « tion. » Ce mot fut le seul qu'il put prononcer. Ses forces, épuisées par un assaut aussi cruel, l'abandonnèrent; il perdit totalement l'usage de ses sens. Madame Derville et Virginie s'empressèrent de lui donner tous les secours nécessaires pour le rappeler à la vie. Quant à Adolphe, il parut ne rien

« la sienne..... » — « O ciel ! que « que me proposez vous, dit Adol- « phe, une fausse signature! » — « Le pouvez-vous penser, répliqua « d'Héricourt, sans se déconcerter, « et sur quoi me jugez-vous capable « d'une pareille bassesse ? » — A ces mots, Adolphe se sentit con- fondu, et d'Héricourt jugeant par l'embarras qui se peignait sur son visage, que le moment était venu de tout dire et de tout oser, redou- bla d'audace à mesure qu'Adolphe n'avait plus d'autre désir que celui de réparer une étourderie qu'il se reprochait déjà vivement. « Si M. « Derville était en état de signer, « continua-t-il, il ne me serait pas « difficile de trouver les prétextes « nécessaires pour obtenir les trai- « tes dont j'ai besoin, plus encore

voir de ce qui se passait autour de lui. Une immobilité effrayante le retint long-tems auprès du lit de son père, comme spectateur insensible. Il en sortit enfin, et dès qu'il vit la situation où il l'avait réduit : « Il ne me manquait plus, « dit-il, que d'être un parricide! » Au bout de quelque tems il eut cependant la satisfaction de voir que les soins de sa mère et de sa sœur le ramenaient à sa connaissance. Il prévint alors un nouvel accident, en ayant la discrétion d'épargner à son père une vue qui ne pouvait que lui être odieuse. Il se retira.

CHAPITRE XVIII.

La Maison paternelle.

Le premier coup une fois porté, M. Derville rappela tout son courage, et ne songea plus qu'à sonder la profondeur du mal qui tombait sur lui. Hélas! quelque considérable qu'il se le fût représenté, il le trouva encore beaucoup au-dessus de ses craintes. Les lettres de change, signées par Adolphe, s'élevaient à une valeur de plus de cent mille écus. Cette affreuse connaissance ne s'acquit que par degrés. Chaque jour il s'en présentait une nouvelle, et M. Derville, ne pouvant sauver sa fortune aux dé-

pens de l'honneur de son fils, eut encore la douleur de se voir frustré de tous moyens d'effectuer ses paiemens : d'Héricourt, comme on s'y attend bien, avait entièrement épuisé la caisse. Ce n'est pas tout : l'examen des livres découvrit qu'il avait négocié et fait escompter toutes les traites et valeurs quelconques appartenantes à la société, et montant au double des billets d'Adolphe; en sorte qu'il ne se trouvait dans l'actif aucune ressource pour faire face aux dettes passives. Dans cette extrémité, il ne lui restait qu'un seul parti à prendre; il était violent, mais il sauvait sa réputation. Il n'hésita donc pas un moment. Il assembla ses créanciers : et après avoir mis sous leurs yeux le tableau de sa situation, il leur

prouva que, s'ils voulaient choisir parmi eux des gens honnêtes et intelligens, qui sussent éviter les frais d'une procédure longue et inutile, chacun se verrait payé, par l'abandon qu'il leur faisait dès ce moment, de sa terre et de sa maison de Paris. Ce sacrifice dépouillait M. Derville de tout ce qui lui restait; cependant il ne fut pas plutôt fait, qu'il en éprouva du soulagement : sa conscience était tranquille; il trouvait dans son malheur deux grandes consolations : celle de ne l'avoir pas mérité, et celle, sur-tout, de n'être obligé d'attendre aucune grace, ni aucune remise de la part de ses créanciers. Pendant plusieurs jours il avait craint l'infamie attaché au nom de banqueroutier; il n'en eut que plus de

force pour supporter la pauvreté sans tache; et lorsqu'il vit sa réputation à l'abri de toute atteinte, il sentit que son ame s'élevait au-dessus de son malheur.

Si la raison donne des forces pour aider à supporter les revers de la fortune, elle est impuissante contre les peines qui viennent du cœur. Auguste ne l'éprouvait que trop. M. Derville ne perdait que ses biens; mais lui, il prévoyait qu'il allait perdre Virginie. Le malheur qui pesait sur cette intéressante famille, renversait ses espérances, et n'avait point affaibli son amour. Il redoublait ses assiduités : Virginie dans la peine, n'en était que plus séduisante et plus aimable. Sa patience, sa tendresse pour ses parens, les consolations qu'elle es-

sayait de leur offrir, étaient autant de traits qui s'enfonçaient dans le cœur d'Auguste. Il n'avait encore admiré dans Virginie qu'un caractère aimable, un esprit plein de finesse; il découvrait aujourd'hui les qualités de son ame, et cette richesse inépuisable la faisait bien plus valoir à ses yeux, que celle qui venait de lui être enlevée. Malheureusement madame de Versac était loin de partager des sentimens qu'elle traitait de romanesques et d'insensés. Sa vanité ne trouvait plus dans l'alliance d'un homme *tel que son fils* avec la famille Derville, le juste dédommagement que la fortune lui ayait d'abord fait envisager. Elle employait les instances les plus pressantes pour l'en détourner; et elle ne lui avait pas caché que, si

l'autorité de la raison ne pouvait rien sur lui, elle était déterminée à faire usage de celle que la loi et son titre de mère lui déféraient. La douceur, en cette circonstance, n'eut en elle-même aucun empire sur Auguste; que l'on juge donc de l'effet que produisirent les menaces. Enflammé par les obstacles, son amour fut incapable désormais de se contenir dans les bornes du respect et de la soumission. Il retournait tous les jours chez M. Derville, malgré la défense de sa mère, et il ne s'honorait pas moins de partager les chagrins de la famille, que de lui prouver qu'il était digne par ses sentimens de lui appartenir. Il ne pouvait se persuader que madame de Versac, insensible à ses prières et à son amour, ne finît par écouter

la voix de la tendresse maternelle, plus que celle de son orgueil. Il ne tarda pas à être cruellement détrompé.

Un jour que, suivant son usage, il se présentait chez madame Derville, il fut étonné d'apprendre qu'elle n'était pas visible, et il ne put se défendre d'un certain sentiment d'inquiétude, lorsqu'on lui ajouta que M. Derville l'attendait dans son cabinet. Ses craintes furent confirmées par la remarque qu'il fit en y entrant. M. Derville le reçut bien avec les mêmes démonstrations de plaisir et d'amitié qu'il lui avait toujours témoignées; mais un air contraint et embarrassé perçait à travers ses manières, quelque soin qu'il prît de le dissimuler. Un silence assez long

succéda aux premiers complimens d'usage. M. Derville ne craignait pas moins de parler, qu'Auguste d'entendre ce qu'il avait à lui dire; enfin après quelques efforts sur lui-même : « Mon cher Versac, lui dit-« il, j'ai à me plaindre de vous et « du silence que vous gardez avec « moi. La fortune peut bien apporter « un changement dans nos relations, « mais elle ne peut rien sur mon « cœur, et vous trouverez toujours « en moi le même zèle et les mêmes « sentimens. Vous avez pris assez de « part à mes malheurs ; la justice et « mon cœur me font également un « devoir de m'intéresser à votre si-« tuation. Pourquoi donc me cacher « vos projets ?» — « Mes projets, ré-« pondit Auguste déconcerté de ce « début, ne les connaissez-vous pas!

« Vous perdez tout, je le sais ; mais
« Virginie, qu'a-t-elle perdue ? Pou-
« vez-vous croire que, sans elle, il
« existe au monde un bonheur pour
« moi ? Que manque-t-il à celle qui
« sait déjà opposer tant de courage
« à l'adversité ; à celle dont l'amour
« et le respect pour ses parens doi-
« vent faire un jour la meilleure
« des épouses et des mères ? » —
« Je pense comme vous, dit M. Der-
« ville en l'interrompant ; ces qua-
« lités sont la base du vrai bonheur,
« et malheur à l'enfant qui, pour
« n'écouter que sa passion, mé-
« connaîtrait la voix de ceux qui lui
« ont donné le jour. » A ces mots, dont le sens n'était pas encore parfaitement intelligible pour Auguste, M. Derville lui présente une lettre. Il fut surpris en reconnais-

sant qu'elle était de sa mère, et anéanti en lisant ce qu'elle contenait.

« Je connais, Monsieur, mandait-« elle à M. Derville, l'amour d'Au-« guste pour mademoiselle votre « fille, mais je connais aussi votre « honnêteté, et elle me rassure. S'il « est ordinaire que les jeunes gens « se laissent aveugler par leur pas-« sion, vous ne trouverez pas éton-« nant qu'une mère dans cette cir-« constance ne prenne conseil que « de la raison : c'est-elle qui l'em-« porte aujourd'hui sur mon incli-« nation, en me faisant renoncer « pour mon fils à un établissement « qui, dépouillé des avantages qu'il « offrait aux deux jeunes gens, ne « leur préparerait plus pour l'ave-« nir que des regrets, et les mal-

« heurs qu'amène toujours le défaut « d'aisance. Votre opinion sans doute « est conforme à la mienne. Quant à « moi, je déclare que ma volonté, « à cet égard, est à jamais invaria- « ble, et je ne doute pas que vous « ne vous réunissiez à moi pour « détourner mon fils d'une pensée « qui n'a plus l'approbation de sa « mère. »

A mesure qu'Auguste parcourait la lettre, le trouble et la douleur se peignaient sur son visage. Ses yeux se remplissaient de larmes, et il n'osait les lever sur M. Derville. Celui-ci qui l'avait observé attentivement, ne put s'empêcher de s'attendrir à la vue de sa situation : « Mon ami, lui dit-il, je plains « vos peines et ne puis blâmer votre « mère. Vous n'avez qu'un seul

« parti à prendre, c'est d'obéir. Ses « refus sont dictés par le desir « qu'elle a d'assurer votre bonheur, « et quand même elle se tromperait « sur les moyens, vous n'en devez « pas moins chérir son intention, « et respecter sa volonté. » — « Et « vous vous dites mon ami, lui ré- « pondit Auguste ! Vous sur l'appui « duquel je comptais, vous m'aban- « donnez aussi !...» — « Moi ! un « appui contre votre mère ! moi, « profiter de votre confiance, abu- « ser du sentiment que vous inspire « ma fille pour réparer mes mal- « heurs, et pour perdre mon estime « et celle de tous les honnêtes « gens ! y pensez-vous, dit M. Der- « ville avec force. » — Cette consi- dération à laquelle Auguste n'avait pas songé, le frappa d'une manière

si sensible, que ses plaintes s'arrêtèrent tout-à-coup. Il tomba dans une sombre rêverie, et après un long silence que ses soupirs seuls interrompaient : « Et bien ! c'en est « fait, dit-il, vos conseils seront « suivis. Je vais employer le reste « de ma vie à pleurer Virginie : « mais que ma mère ne se flatte pas « d'obtenir ce sacrifice de ma sou- « mission ; je ne le fais qu'à vous, « à votre réputation, ce seul bien « qui vous reste, et que je n'aurai « pas la cruauté de vous enlever. » Après ces mots prononcés d'une voix assez ferme, il se précipita dans les bras de M. Derville, et lui fit ses derniers adieux. Il eut bien désiré qu'on lui accordât la faveur de voir encore une fois celle qu'il allait quitter pour toujours. M. Der-

ville lui fit sentir l'inutilité, le danger même d'un dessein dont tout l'effet se réduirait à diminuer le courage dont il avait besoin, et à embarrasser Virginie. Il se refusa de même à la prière que lui fit Auguste de correspondre du moins avec lui. Cette correspondance, lui observa-t-il, ne pouvait avoir lieu qu'à l'insçu de madame de Versac; et si elle venait à la découvrir, ne serait-elle pas autorisée à en inférer que lui-même ou son fils, conservaient toujours un espoir secret de voir renouer un mariage qu'ils ne sembleraient avoir rompu que par nécessité? Cependant, pour adoucir un peu le chagrin qu'il s'aperçut que son refus causait à Auguste, il lui promit de le revoir lorsque le tems et la raison auraient rendu le

calme à son cœur. Après cet engagement, ils se séparèrent avec une égale affliction et toutes les marques d'un attachement sincère et réciproque.

Depuis son désastre, M. Derville sentait la nécessité de s'assurer une retraite paisible, et sur-tout ignorée. Il avait déjà formé mille plans à cet égard, sans pouvoir se fixer à aucun. Cependant il n'avait pas de tems à perdre. L'avidité de ses créanciers souffrait impatiemment son séjour dans une maison qui leur appartenait ; lui-même, malgré toute sa philosophie, n'avait pas la force de rester le témoin de leurs débats et des procédures qui allaient compléter sa ruine, et imprimer à son nom une tache ineffaçable. Il fut tiré de la pénible irré-

solution où il était, par un de ces événemens heureux que les hommes n'attribuent qu'au hasard, et qu'il regarda comme un bienfait du ciel, et comme la récompense de sa soumission aux dernières volontés de son père.

On se souvient de la maison de Nantes, que M. Derville avait refusé de vendre, malgré les offres considérables qui lui avaient été faites. Le locataire, homme de bien, mais sans fortune, n'en avait pas acquitté les loyers depuis un grand nombre d'années. La modicité de son commerce s'était toujours opposée à l'exactitude de ses paiemens; mais la patience de M. Derville avait été d'un grand secours pour lui. Les sommes qu'il aurait été obligé de retirer chaque année de ses affaires,

ou d'emprunter si M. Derville se fût montré exigeant, avaient prospéré entre ses mains; et ce bonheur dont il était redevable à la générosité de son propriétaire, joint à beaucoup d'ordre et d'économie, avait insensiblement contribué à lui donner, sinon une grande fortune, du moins une honnête aisance. C'était là l'unique objet de son ambition; et dès qu'il l'eut atteint, il forma la sage résolution de mettre un terme à ses travaux. M. Derville était un jour abymé dans ses réflexions, lorsqu'on lui annonça M. de Lorme, c'était le nom du locataire. « Monsieur, lui dit-il en en-
« trant, je viens m'acquitter envers
« vous, non de ma reconnaissance,
« tous mes efforts seraient insuffi-
« sans pour cela, mais au moins de

« mes dettes. Voici vingt mille « francs qui vous appartiennent. « C'est la somme à laquelle s'élè- « vent tant de loyers que j'ai laissés « arriérés. Je vous rends en même « tems votre maison. Une habitation « que je viens d'acheter à la campa- « gne, va me servir de retraite, ainsi « qu'à ma famille ; nous allons y « trouver le repos et le bonheur, et « nos cœurs reconnaissans n'ou- « blieront jamais que c'est à vous « que nous les devons. » La surprise de M. Derville égala sa joie. Ce n'était plus un débiteur qu'il voyait dans M. de Lorme, mais un bienfaiteur généreux, mais un ange consolateur. Celui-ci qui, tout en s'acquittant, s'accusait encore de sa lenteur, et ne croyait mériter que des reproches, était aussi confus que

pénétré des remercimens qui lui étaient adressés, et dont il ignorait la cause. Il se retira plein d'admiration et de respect pour un homme qui réunissait à l'art de faire le bien, l'art plus difficile encore de le bien faire.

Cet événement inattendu tranchait toutes les difficultés. M. Derville alla sur-le-champ en instruire sa famille, et lui fit part en même tems du projet qu'il venait de concevoir. « C'est à Nantes, dit-il, c'est dans une tranquille et sage obscurité qu'il nous est encore permis d'espérer quelque bonheur. Là nous saurons nous suffire à nous-mêmes, et nous serons riches de tout ce dont nous n'éprouverons plus le besoin. Je vais m'occuper aujourd'hui d'un soin douloureux,

mais nécessaire. Le zèle et l'attachement de mes domestiques ne m'ont pas encore laissé la force de m'en séparer : ma position m'en fait un devoir ; dès qu'il sera rempli, nous nous occuperons des préparatifs de notre départ. » Madame Bernard était alors avec madame Derville et sa fille ; car, depuis leur malheur, elle ne pouvait les quitter un seul instant. Elle fut effrayée d'un projet de réforme, dans laquelle elle allait sans doute se trouver comprise. M. Derville devina sa pensée, et s'empressa de la rassurer. « De vrais amis, dit-il, sont des « parens ; ainsi M.me Bernard est de « la famille, j'espère bien que ni « elle, ni son mari ne nous aban- « donneront. » Cette manière délicate de demander une grace au mo-

ment même que l'on en accorde une, était un secret de M. Derville. Ses bienfaits ne faisaient jamais d'ingrats ; car il ne les laissait jamais apercevoir. Madame Bernard n'y fut pas moins sensible, elle voulut exprimer sa reconnaissance ; mais l'émotion lui avait ôté l'usage de la voix ; ses larmes seules parlèrent et M. Derville les entendit.

Tandis que le plaisir que procure une bonne action et la reconnaissance qui la suit, adoucissaient pour la famille Derville et pour madame Bernard l'horreur de la situation présente, Adolphe, en proie aux plus violens chagrins, les sentait encore redoubler par son juste, mais trop tardif repentir. D'autant plus affligé du malheur de ses parens, qu'il ne pouvait se dissimuler

qu'il en était le principal instrument, il venait encore d'être puni d'une manière qui lui faisait plus que jamais abhorrer la légèreté de sa conduite. Lors de la première connaissance qu'il avait acquise de ses funestes effets, son ame avait été tellement absorbée, que son amour même n'avait pu faire diversion au coup affreux qui l'accablait. Quelques jours après, son imagination lui représenta Hortense instruite, peut-être par la renommée, d'un événement que son tendre attachement pour lui allait lui rendre personnel; elle ne pouvait manquer d'être agitée des plus vives inquiétudes. Il s'empressa d'aller chez elle, moins pour y chercher des consolations que pour lui en porter lui-même. L'air froid et contraint avec lequel

elle le reçut, lui parut d'abord un effet du dépit que lui avait causé son absence. Il voulut lui en apprendre le douloureux motif, elle en connaissait toutes les circonstances; et il remarqua avec autant de surprise que de chagrin, qu'à mesure que son récit la confirmait dans ce qu'elle n'avait encore su que vaguement, un certain ton de réserve et de dignité succédait insensiblement à celui de la tendresse et de l'amitié. Quelques mots de regrets, auxquels il était aisé de voir que le cœur n'avait aucune part; l'intérêt perfide avec lequel on lui demanda s'il ne serait pas obligé de quitter Paris; l'assurance enfin que l'on se rappellerait toujours son souvenir avec plaisir; voilà tout ce qu'il obtint d'une femme à laquelle il sa-

crifiait et fortune et réputation. Il sortit, la rage et l'indignation dans le cœur ; et dès ce jour, il lui voua le plus profond mépris.

Rendu à lui-même, Adolphe était loin de l'être à la tranquillité. Eclairé sur ses désordres, il n'en était que plus affligé. Il n'osait se présenter devant son père ; M. Derville, de son côté, ne prononçait jamais son nom. Dans cette pénible circonstance, il avait cependant la consolation de retrouver une amie plus sensible au malheur qu'il éprouvait, qu'à celui dont elle était elle-même la victime : c'était la bonne et aimable Virginie. Elle avait déjà fait plusieurs tentatives auprès de son père, pour obtenir le pardon d'Adolphe ; et leur peu de succès ne l'avait pas rebutée. Un jour ce-

pendant, qu'avec toute l'éloquence que donne le sentiment, elle avait dépeint de la manière la plus touchante les remords qui consumaient le malheureux Adolphe, elle avait cru remarquer quelques larmes qui s'échappaient des yeux de son père, et qu'il avait inutilement essayé de lui dérober; elle jugea que le moment était favorable pour Adolphe: elle courut sur-le-champ le chercher, et l'amena à ses pieds.

La présence d'un fils aussi coupable, rendit d'abord à M. Derville toute sa fermeté. Il voulait se retirer sans l'entendre; mais lorsqu'il l'eut vu prosterné à ses pieds, et qu'il eut remarqué l'effroyable changement de son visage, sa pâleur, ses yeux éteints par les larmes, son repentir si vrai, si touchant, la na-

ture l'emporta sur la justice, et le juge le plus sévère devint le plus tendre des pères. Ses larmes annoncèrent que sa colère était expirée. Adolphe, madame Derville et Virginie, se trouvèrent à-la-fois dans ses bras. « Vous le voulez, dit-il; « j'y consens; je lui pardonne; je « saurai supporter l'adversité, si « mon fils m'est rendu : c'est à lui « désormais à me faire oublier mes « malheurs. » Après ces paroles consolantes, M. Derville parla de la nécessité de se retirer le plus promptement possible à la maison de Nantes. « Nous sommes pour- « suivis ici, dit-il, par la curiosité « plus que par l'intérêt. Dérobons- « nous à ces persécutions. Que le « changement de notre nom achève « de nous soustraire aux recherches

« et aux discours de la malignité : « je m'appellerai Dupin. Ce sera à « vous, mon fils, à tâcher de don- « ner à ce nom, par votre conduite « et votre honnêteté, l'éclat que « vous avez ôté à celui que nous « quittons. »

Ce reproche fut le dernier que M. Derville adressa à son fils. On ne songea plus qu'au départ, et quinze jours après cette réconciliation, la famille Derville était installée à Nantes, sous le nom de Dupin.

CHAPITRE XIX.

Nouvelle crainte.

TANDIS que M. Derville voyait sa fortune renversée, en dépit de sa prudence et de son esprit de conduite, celle de Maurice allait s'élever par son désespoir, et par le mépris même qu'il faisait de la vie. Ses premières courses en mer lui avaient été pourtant moins utiles que glorieuses. Les vaisseaux ennemis que l'on avait rencontrés étant d'une force infiniment supérieure au corsaire commandé par M. de Kersan, la valeur de l'équipage et l'habileté du capitaine n'avaient pu obtenir de plus grand succès que celui de

sortir sans désavantage de plusieurs combats beaucoup trop inégaux. Enfin, après trois mois de fatigues et de dangers, M. de Kersan désespéré de n'en recueillir aucun fruit, faisait route vers Brest, lorsqu'à une lieue des côtes, il signala un bâtiment anglais. A cette vue son courage se ranime. Tous ses gens partagent l'impatience qu'il éprouve de présenter le combat. On s'aperçoit que l'ennemi prend chasse : on le poursuit à pleines voiles; et après quelques heures on l'atteint. Alors commença l'action la plus vive et la plus opiniâtre qu'on eût encore eu à soutenir. L'anglais, chargé de riches marchandises, qu'il n'avait pas voulu exposer en acceptant le combat, les défendit avec intrépidité, lorsqu'il n'eut plus d'espoir

dans la fuite. La victoire demeura incertaine entre les deux partis, jusqu'à ce qu'une blessure qui mit M. de Kersan hors de combat, la fit pencher en faveur des anglais. Les français, privés de leur chef, combattaient toujours avec le même courage, mais en désordre ; et déjà l'ennemi s'approchait pour tenter l'abordage, lorsqu'au moment qu'il se croyait assuré de sa proie, il se vit lui-même attaqué avec plus d'acharnement que jamais. Dix français s'élancent sur son bord, Maurice est à leur tête. L'état où il a vu M. de Kersan a doublé son audace et sa fureur ; il lui importe peu de mourir, pourvu qu'il venge son ami. Il renverse tout ce qui s'oppose à son passage ; il pénètre jusqu'au capitaine, et lui présentant son pis-

tôlet sur la poitrine, il le force de se rendre. Cet effet inespéré d'un courage héroïque, ou plutôt des généreux efforts de l'amitié, fut suivi d'une récompense à laquelle Maurice fut bien autrement sensible qu'à la gloire dont on l'assurait qu'il s'était couvert. La nouvelle de son triomphe rendit à M. de Kersan des forces que le découragement épuisait autant que sa blessure. La joie porta dans tous ses sens un calme que l'on eût vainement attendu de l'art des médecins, et il fut en état de supporter, sans trop de fatigue, le trajet qui restait encore à faire pour regagner le port de Brest, où ils arrivèrent heureusement avec leur prise.

Madame de Kersan et sa fille n'avaient pu s'empêcher de témoigner

une profonde affliction à la nouvelle de la perte de leur fortune. Aujourd'hui, elles en eussent volontiers sacrifié le reste, plutôt que d'en recouvrer une partie à un prix qui leur paraissait si fort au-dessus de sa valeur. Elles ne virent dans le premier moment du retour de M. de Kersan, que l'état alarmant où il était; heureusement les médecins déclarèrent, à l'inspection de la blessure, qu'elle ne serait pas mortelle, et deux mois suffirent pour opérer sa guérison. Il avait employé une partie de ce tems à régler ses affaires, et à s'acquitter avec Maurice. L'estimation des marchandises que portait le vaisseau anglais, élevait leur valeur à près de huit cent mille livres. M. de Kersan soutenait que la moitié devait appartenir

à celui qui s'en était seul rendu maître par son intrépidité; mais, quelque effort qu'il fît, il ne put jamais déterminer Maurice à recevoir une somme de plus de quarante mille francs. Ce jeune homme en fit deux portions égales : l'une fut employée en achat de sucre et d'épiceries, qu'il expédia sur-le-champ à son père. Il pria M. de Kersan de lui garder l'autre et de la faire valoir dans son commerce. Les remercimens que lui adressèrent ses parens, lui procurèrent la plus douce des jouissances; l'amélioration de leur sort lui faisait oublier ses peines. Hélas! cet adoucissement ne fut pas de longue durée.

Une lettre de madame Bernard lui fit connaître l'affreuse révolution qui s'était opérée, en son absence,

dans la fortune de M. Derville, et le lieu qu'il avait choisi pour sa retraite. En lui recommandant le secret sur ce dernier article, elle lui faisait la peinture la plus touchante de la situation de cette intéressante famille, et de la résignation courageuse avec laquelle elle supportait ses malheurs. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, Maurice voulut aller trouver M. de Kersan, et lui redemander ses vingt mille francs, pour en faire l'emploi que son cœur et sa reconnaissance lui prescrivaient. La réflexion le détourna de ce projet. « Moi, dit-il, je pourrais son-
« ger à payer par mon argent les
« bontés de mon bienfaiteur! L'in-
« fortune l'accable, et je l'avilirais
« par des offres dont sa délicatesse
« usait avec tant de ménagement à

« mon égard! Non; ce serait me « montrer ingrat; ce serait oublier « le respect dû au malheur. » D'un autre côté cependant devait il se borner à de stériles plaintes sur sa position? n'était-il pas possible de trouver un moyen qui conciliât le desir qu'il avait de se rendre utile à M. Derville, et celui de ne pas l'offenser? Il n'en vit d'autre que de demander des conseils à M. de Kersan.

Pendant qu'ils délibéraient l'un et l'autre, de nouveaux dangers menaçaient M. Derville, qui était loin de les prévoir. Il goûtait la sécurité qu'il avait dû naturellement attendre de son changement de nom, et de la vie retirée qu'il menait. Adolphe trouvait dans le retour de la bienveillance de son

père, une source de bonheur aussi pure qu'inaltérable. Il n'en désirait plus d'autre. Tous ses instans étaient consacrés à sa famille; il ne faisait point de nouvelles protestations de son repentir; il le prouvait par une conduite soutenue et sans reproches. La seule distraction qu'il se permît, et encore très-rarement, c'était quelques promenades hors de la ville, et dans les lieux les moins fréquentés. Mais bientôt il fut même obligé de s'interdire ce plaisir innocent. Un jour, il était assis sur le bord de la mer, l'agitation de ses flots qu'il se plaisait à considérer, l'avait insensiblement plongé dans une profonde méditation : elle lui offrait un tableau frappant de la situation de son ame; il se retraçait les désordres et les maux excités

par son indigne passion. Hortense, d'Héricourt, revenaient à sa pensée. Les tristes réflexions qui naissaient de ces souvenirs, produisaient une impression si forte sur son esprit, qu'il ne songeait plus qu'il était sur le port, et ne faisait pas la moindre attention à la foule de personnes qui passaient auprès de lui.

Enfin, le jour étant prêt à baisser, il fut tiré de sa rêverie, par une remarque qui le jeta dans l'inquiétude ; il fut frappé de l'affectation que mettait à l'observer, un homme qui depuis très-long-tems s'était placé à peu de distance de lui. Il chercha vainement à distinguer ses traits; l'approche de la nuit, un énorme chapeau qui lui couvrait la figure, et un manteau dont il était enveloppé, le cachaient trop

bien pour qu'il fût possible de le reconnaître. Adolphe ne put alors s'empêcher de réfléchir sur son imprudence. Il se leva et se hâta de retourner à la maison ; mais pendant le trajet qu'il avait à faire, ayant plusieurs fois retourné la tête, il s'aperçut que ce même inconnu le suivait d'assez loin, à la vérité, mais sans le perdre de vue. Cette circonstance lui fit doubler le pas, et prendre une infinité de détours avant d'arriver chez lui, dans l'espérance de faire prendre le change sur le lieu de sa demeure. Malheureusement ses soins, à cet égard, furent infructueux. Il résolut de ne pas sortir de chez lui, de plusieurs jours ; précaution inutile. Madame Bernard vint lui rapporter le lendemain de

cette scène, qu'un homme dont la figure annonçait les intentions les plus suspectes, avait employé une grande partie de la journée de la veille, à épier le quartier, et que ses yeux lui avaient paru se fixer principalement sur la maison de M. Derville. A ce portrait, Adolphe reconnut sur-le-champ celui dont la présence lui avait inspiré tant d'effroi; mais il n'en témoigna rien à madame Bernard, et lui recommanda sur-tout de ne pas faire part à ses parens d'une découverte qui pourrait être dénuée de fondement, et qui leur causerait à coup sûr les plus mortelles inquiétudes. Quelques jours se passèrent encore sans que rien justifiât les craintes qu'il avait conçues. L'étranger ne paraissait plus; Adolphe commen-

çait à respirer, lorqu'un matin un commissionnaire lui remit une lettre adressée à M. Dupin le fils. Il ne connaissait personne dans la ville ; ainsi, il est aisé de se figurer son étonnement à la réception de ce billet. Sa lecture acheva de le confondre, et de le mettre hors de lui.

« Vous avez sans doute de bonnes « raisons pour changer votre nom, « lui écrivait-on, mais vous ne « pouvez en avoir pour oublier vos « dettes. Je vous rappelle, au sur- « plus, qu'il vous en reste une à « acquitter vis-à-vis de moi. Elle est « modique, et c'est un motif de plus « pour moi d'espérer que vous y « ferez honneur. Il m'est encore dû « vingt-cinq louis sur la somme que « je vous ai gagnée, il y a près d'un « an. Je n'ai aucun titre contre

« vous; mais votre bonne foi me « rassure, vous sentez d'ailleurs « que ma discrétion à l'égard de « M. Derville, dépendra de la con- « duite de M. Dupin. »

La signature de Dorlis éclaircit cet odieux mystère aux yeux d'Adolphe. Ce nom lui rappela un des hommes qui fréquentaient avec le plus d'assiduité la maison d'Hortense. Il avait aidé celle-ci dans l'infâme manœuvre qu'elle avait mise en usage pour abuser de la confiance d'Adolphe, et lui faire perdre les cinq cents louis qu'il avait empruntés à d'Héricourt. Adolphe ne l'ignorait pas. Les renseignemens qu'il avait acquis sur le compte de cette femme artificieuse et de sa société, lui avaient fait voir le piège dans lequel il était tombé. Un mot

eût suffi dans un autre moment ; pour démontrer l'impudeur et l'injustice de la réclamation de Dorlis. Ce fourbe profitait du hasard qui le rendait maître du secret d'Adolphe, et mettait un prix à son silence. On pouvait le refuser, l'éconduire par la publicité des moyens honteux dont il avait l'audace de se faire un titre ; mais l'avantage qu'il était si facile d'obtenir sous le rapport de l'argent qu'il exigeait, à quel prix fallait-il l'acheter ? D'un autre côté, ce n'était pas assez pour Adolphe, d'avoir été la cause de la ruine de sa famille, il fallait donc qu'il lui enlevât jusqu'à cette heureuse obscurité, dont elle avait réussi à s'envelopper. Cette idée le fit frémir. Il ne songea plus qu'à la nécessité de prévenir les suites

funestes qu'il appréhendait, et s'empressa de répondre à Dorlis pour reconnaître la dette, et lui demander au moins un peu de tems pour le paiement. Cette promesse ne fut pas plutôt donnée qu'il en eut les plus vifs regrets. En examinant les ressources qui lui étaient offertes pour la remplir, il n'en vit pas d'autre que celle de s'adresser à son père. Vingt fois il en forma la résolution; jamais il n'eut le courage de l'exécuter. Le sacrifice qu'il fallait encore solliciter de sa bonté, excédait ses facultés dans la situation où il était réduit. D'ailleurs, c'eût été rouvrir une plaie encore trop récente pour être fermée, renouveler le souvenir des torts qu'il avait tant d'intérêt à faire oublier. Cependant le tems s'écoulait; il

était lié par un écrit, Dorlis avait envoyé chez lui à plusieurs reprises. Il s'impatientait d'un délai qu'il trouvait trop long, et commençait à menacer. Dans cette affreuse extrémité, Adolphe au désespoir ne savait plus s'il devait prendre la fuite, ou se confier à son père. Quelque parti qu'il prît, il allait encore l'affliger; il était en proie à la plus vive agitation, lorsque M.me Bernard entra dans sa chambre.

Une émotion visible altérait les traits de cette excellente femme. « Mon cher Adolphe, lui dit-elle, « d'une voix tremblante et mal as- « surée, je n'ai plus d'espoir qu'en « vous; un chagrin profond m'ac- « cable, vous seul pouvez le dis- « siper. » Madame Bernard était la seconde mère d'Adolphe. La dou-

leur dans laquelle il la voyait sus-pendit un moment ses inquiétudes personnelles. Il ne fut plus animé que du desir de partager son affliction, et de lui offrir toutes les consolations qui pouvaient dépendre de lui. « Nous avons bien souffert, « continua-t-elle, mais enfin nous « sommes tranquilles. » A ce mot, Adolphe poussa un profond soupir. « Vos parens jouissent du présent, « sans se laisser affliger par les pé-« nibles souvenirs du passé. Tout « est oublié ; mais comment une « ame aussi généreuse que celle de « M. Derville est-elle susceptible de « haine ? Mon pauvre Maurice est « donc à jamais banni de son cœur ? « Si vous saviez avec quelle chaleur « il proteste de son innocence, de « son attachement pour votre fa-

« mille ! » Madame Bernard était trop profondément affectée pour observer le trouble et l'embarras où ces dernières paroles jetèrent Adolphe. « Il faut, lui dit-elle, que « vous réunissiez vos efforts aux « miens pour détruire la prévention « établie contre lui. » — « Moi, ré- « pondit Adolphe, avec une excla- « mation que lui arrachaient la honte « et le repentir ! » — « Oui, vous ! « lisez la lettre qu'il vient de m'é- « crire. Son seul regret est de n'avoir « plus assez de droits à l'amitié de « M. Derville, pour venir apporter « à ses pieds la petite fortune que « le hasard lui a fait acquérir. Il « essuierait un refus, et il en mour- « rait de douleur. La reconnaissance « est un fardeau pour lui, s'il ne lui « est pas permis de s'y livrer. Cette

« faculté est la seule faveur qu'il « sollicite de M. Derville ; c'est de « tous les bienfaits qu'il en a reçus, « celui auquel il sera le plus sen- « sible. En attendant que cette grace « lui soit accordée, il soutient qu'on « n'a pas le droit de s'opposer à ce « qu'il rende ce qui lui a été prêté. « En conséquence il me charge de « vous remettre les cinquante louis « que vous lui envoyâtes autrefois « de Londres. Il n'a jamais pu les « regarder de votre part que comme « un prêt, et vous ne pouvez trouver « mauvais qu'il cherche à s'acquit- « ter. » Alors sans attendre la ré- ponse d'Adolphe, madame Bernard déposa sur son bureau la bourse qui contenait la somme que son neveu lui avait envoyée. Le recou- vrement de la totalité de sa fortune

n'eût pas causé dans un autre moment plus de satisfaction à Adolphe, que ces cinquante louis, dans la circonstance où il se trouvait. L'argent n'avait encore servi qu'à ses plaisirs; pour la première fois, il servait à son bonheur, car il allait assurer le repos et la tranquillité de ses parens. Il resta d'abord muet de surprise et de ravissement; puis réfléchissant au procédé de Maurice, il y aperçut une honnêteté et une délicatesse que madame Bernard elle-même ne pouvait soupçonner, à cause de l'ignorance où elle etait des événemens passés. Maurice, malgré les justes sujets de plaintes qu'il avait contre lui, non-seulement lui rendait service, mais cherchait même à se dérober à sa reconnaissance, en paraissant

céder à la sienne. « Non, s'écria-« t-il, il n'y a plus à balancer; il « est tems de réparer mes torts, il « faut que le coupable soit enfin « connu. » Madame Bernard le regardait avec étonnement, et s'apprêtait à lui demander l'explication de ces mots inintelligibles pour elle, mais il ne lui en laissa pas le tems. Il s'élança rapidement hors de la chambre, et courut se jeter aux pieds de son père. « Je vais peut-« être encore, dit-il, affliger votre « cœur, mais au moins c'est pour la « dernière fois : il me reste un aveu « à vous faire, et c'est le plus pé-« nible de tous. Vous ne m'avez « encore cru coupable que d'incon-« séquence et de légèreté : hélas! je « le suis de l'injustice la plus révol-« tante; je laisse opprimer, soup-

« çonner l'innocence, et j'en suis « justement puni, car mes remords « me rendent la première victime « de tous les maux dont je suis « l'auteur. »

Alors il lui conta les détails de sa querelle avec Maurice; la violence à laquelle il s'était porté, et qui avait occasionné sa disparition. Il ne cacha dans ce récit que les soupçons que d'Héricourt lui avait inspirés relativement à Virginie. Enfin, pour ne rien omettre de ce qui pouvait contribuer à faire valoir la conduite de Maurice, il fit part à son père de l'embarras où l'avait mis la malheureuse rencontre qu'il avait faite depuis peu, et de l'obligation qu'il avait à Maurice, de n'avoir pas à causer un nouveau chagrin à sa famille. « Dans une autre circons-

« tance, lui répondit son père, vous « ne pourriez sans déshonneur ac- « cepter la somme qui vous est of- « ferte par Maurice; mais je con- « viens que vous n'avez plus le « droit d'être son bienfaiteur. Vous « avez perdu un ami pour n'avoir « qu'un créancier. » « C'est vrai, « reprit Adolphe; mais si vous le « permettez, je retrouverai mon « ami. Aujourd'hui je paie l'infâme « Dorlis, et demain j'emploie le « reste de la somme aux frais du « voyage que je compte faire à « Brest. Maurice est sensible, gé- « néreux, je n'invoquerai pas en « vain mes anciens droits sur son « cœur. » « Et vous ajouterez, dit « M. Derville, qu'il a recouvré tous « ceux qu'il avait perdus sur le mien. « Allez, et que je vous doive bien-

« tôt le plaisir de le presser sur mon « cœur. » Il est facile de se figurer l'impression que produisit cette nouvelle sur madame Derville et Virginie. Il semblait, à leur joie, qu'elles eussent retrouvé un fils et un frère. Virginie, sur-tout, ne cessait de prodiguer des éloges à la courageuse sincérité d'Adolphe. Elle le rassurait sur le succès de sa démarche; et quand il partit, elle l'engagea vivement à revenir sans délai; car elle se flattait intérieurement qu'il ne reviendrait pas seul.

CHAPITRE XX.

Découverte importante.

Le plaisir que devait procurer à Maurice le rétablissement de la santé de M. de Kersan, n'était pas le seul qui l'attendît à Brest. Un ami y avait prévenu son retour. Cette visite inattendue fut pour son cœur une douce jouissance. Ce n'est pas seulement un adoucissement; c'est une sorte de charme que l'amitié prête au chagrin même. Les transports de la joie n'ont rien de comparable à la douceur des larmes que les nôtres font couler. Tel fut le genre de consolation que Maurice éprouva par la présence de

Dubreuil. Il y avait plus de trois semaines qu'il était à Brest, lorsque Maurice y revint avec M. de Kersan. Ce n'était pas seulement le desir de voir et d'embrasser son ami, mais une affaire très-importante, qui l'avait amené dans cette ville. Un vaisseau récemment arrivé dans le port, et parti de la Martinique, où Dubreuil avait conservé une partie de son habitation, lui apportait une assez grande quantité de marchandises et denrées coloniales. Il s'était transporté à Brest pour les recevoir, et tâcher de les vendre avec le plus d'avantage possible. Son premier mouvement fut d'aller voir M. de Kersan, dès qu'il apprit son retour et sa maladie. La reconnaissance qu'il lui devait, lui imposait, autant que son amitié pour

Maurice, la loi de partager les inquiétudes et les soins de ce dernier. Il n'avait pas oublié la bienfaisance et l'intérêt avec lequel sa femme avait été accueillie dans cette maison. L'époque où il en avait été connu, rappelait, à la vérité, une circonstance peu honorable pour lui; mais elle était suffisamment effacée par la conduite qu'il tenait depuis plusieurs années : d'ailleurs, il savait que la véritable vertu ne va jamais sans l'indulgence. La présence de M. et madame de Kersan ne le fit donc pas rougir. Il vit en eux les bienfaiteurs d'une femme qu'il chérissait, et les auteurs de son bonheur, puisqu'ils l'étaient de son changement. Aussi la santé de M. de Kersan devint la principale affaire de Dubreuil, et il ne donna

plus à toutes les autres que le tems qu'il pouvait sans inconvénient, dérober à celle-là.

Un jour cependant il arriva beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire. Maurice remarqua, non sans surprise, l'air soucieux et préoccupé avec lequel il l'aborda. Il lui fit plusieurs questions dictées par l'intérêt, plus que par la curiosité. Dubreuil chercha d'abord à les éluder; Maurice s'en aperçut, et ne l'en pressa que davantage de s'expliquer. La crainte de l'indiscrétion arrête la politesse, et non pas l'amitié. Dubreuil, ne pouvant plus enfin résister à ses instances : « Mon silence, je le « vois, vous afflige, dit-il, parce « que vous l'attribuez à un défaut de « confiance; en parlant je vais vous « donner un chagrin infiniment

« plus sensible. Que dois-je faire ? — « Ne me rien cacher, répondit « Maurice avec vivacité. Eh bien ! « continua Dubreuil, apprenez donc « que votre ami, ce respectable « bienfaiteur dont vous m'avez si « souvent parlé, M. Derville enfin, « est mille fois plus à plaindre « que vous ne l'avez imaginé jusqu'à « présent. Non-seulement il est « ruiné, mais avec sa fortune il perd « à jamais son nom : en un mot, il « est banqueroutier. » Maurice était parfaitemement instruit de tous les détails qui concernaient les affaires de M. Derville. Sa tante lui avait mandé l'abandon fait aux créanciers, et la consolation que M. Derville avait trouvée dans son malheur, en leur prouvant que si leur paiement éprouvait un retard, il

ne subirait du moins aucune diminution. Il ne partagea donc pas les craintes de son ami, et chercha au contraire à lui démontrer le peu de fondement de ce bruit calomnieux.

« Je voudrais encore en douter, lui « dit Dubreuil; jugez vous-même « si cela m'est possible.

« Vous savez que depuis plu- « sieurs jours, j'ai vendu la plus « grande partie des marchandises « qui m'ont été expédiées de la « Martinique. La difficulté de trans- « porter en argent les sommes « qu'elles ont produit, m'a déter- « miné à faire chercher du papier « sur Paris. Le courtier dont je me « suis servi dans cette opération, est « venu m'annoncer hier, qu'on était « venu lui proposer une affaire qu'on « lui représentait comme infiniment

« avantageuse, mais que l'on voulait
« en traiter directement avec la
« personne qui consentirait à s'en
« charger. Je l'avais donc autorisé
« à indiquer à cet homme un ren-
« dez-vous pour aujourd'hui. Il est
« venu chez moi. Lorsque nous nous
« trouvâmes seuls, et qu'il se fût
« assuré que personne n'était à por-
« tée d'entendre notre conversa-
« tion, il commença par m'expli-
« quer les motifs du mystère qu'il
« se voyait obligé de mettre dans
« la négociation qu'il entamait avec
« moi. Une affaire d'honneur le for-
« çait de se soustraire aux pour-
« suites de la famille puissante de
« son adversaire. Il avait eu le mal-
« heur de le tuer ; et comme il ne
« pouvait, sans se faire connaître,
« confier des billets qui étaient en

« son nom, et qui avaient besoin « d'être endossés par lui pour être « négociés, il avait jugé prudent de « ne pas les laisser circuler dans les « mains d'un courtier. »

« Après ce préliminaire, qui me « parut avoir le caractère de la vé- « rité, il me dit qu'il était porteur « d'effets pour une somme de qua- « rante mille francs, sur lesquels il « avouait qu'il avait des pertes à « essuyer, mais qu'il céderait vo- « lontiers pour celle de deux mille « écus. Avant d'aller plus loin, je « lui demandai de quelle maison « étaient ces effets. Concevez mon « étonnement, lorsque je l'enten- « dis nommer monsieur Derville. « Je voulus lui représenter com- « bien le marché qu'il me proposait « était désavantageux pour lui; je

« lui dis que je n'ignorais pas les « malheurs de ce banquier, mais « que je savais aussi qu'il n'y avait « rien à perdre, et que j'étais inca- « pable de profiter de la position où « il se trouvait, pour conclure une « affaire aussi mauvaise pour lui, et « aussi déshonorante pour moi. » « Monsieur, me répondit-il, j'abu- « serais de votre bonne foi, si je vous « laissais dans l'erreur où vous me « paraissez être, relativement à la « situation de M. Derville. Je ne « puis mieux répondre à l'honnêteté « avec laquelle vous agissez, qu'en « vous parlant avec franchise et « loyauté. Mon intérêt, sans doute, « serait de ne pas vous désabuser ; « mais la probité m'est plus chère « que mon intérêt, je ne la sacrifierai « dans aucune occasion. Sachez donc

« que l'abandon fait par M. Derville
« à ses créanciers, est loin de cou-
« vrir la masse des dettes, et que
« chacun se verra indubitablement
« forcé à supporter une réduction.
« Elle ne sera pas à la vérité aussi
« considérable que celle à laquelle
« je me soumets aujourd'hui ; mais
« il est juste que j'offre une compen-
« sation pour le délai que subira
« celui à qui je transporterai mes
« droits : d'ailleurs, dans la circons-
« tance où je me trouve, la somme
« dont je me contente est beaucoup
« plus essentielle pour moi, que sa
« valeur entière dans tout autre
« moment. » « Ce langage, continua
« Dubreuil, ne peut être dicté par
« le desir de tromper, et malheu-
« reusement il ne laisse aucun doute
« sur la sincérité de celui qui l'a

« tenu ; au surplus, je ne me suis « engagé à rien, je n'ai promis que « pour demain une réponse définitive, n'ayant voulu prendre aucun parti dans cette affaire, sans « vous avoir consulté. »

Cette explication jeta Maurice dans la plus affreuse perplexité. Il garda long-tems le silence, et se livra à une foule de réflexions. Leur résultat fut de lui faire soupçonner que cette confidence extraordinaire n'avait peut-être que l'apparence de l'honnêteté, et pouvait cacher quelque piège. « Il y a là-« dessous, dit-il à Dubreuil, un mys-« tère qu'il faut absolument éclair-« cir : il ne me paraît pas naturel « que l'on commence par déprécier « la valeur d'un effet qu'on cherche « à négocier, encore moins que

« l'on consente à un sacrifice aussi « considérable, sans quelque raison « qu'il peut être important de dé- « couvrir. Enfin, à force de déli- « catesse, cet homme m'est suspect; « il faut que demain vous l'ameniez « ici, vous lui direz qu'un de vos « amis est prêt à entrer en arrange- « ment avec lui : en lui présentant « cet espoir, vous le déterminerez « facilement à vous suivre. »

L'inconnu fut effectivement très-exact au rendez-vous que lui avait donné Dubreuil, et celui-ci n'eut aucune peine à le conduire chez Maurice. Il était seul dans sa chambre, se promenant à grands pas, et attendant leur arrivée avec la plus vive impatience. Enfin, la porte s'ouvre. Dubreuil précède l'étranger, et le présente à Maurice; mais

leurs yeux se sont à peine rencontrés, qu'il leur échappe à tous les deux un mouvement involontaire de surprise et d'effroi. Maurice venait de reconnaître Saint-Elme, l'ami, le confident de d'Héricourt, et sans doute son complice ; car il n'était pas vraisemblable qu'un homme de son caractère et de sa réputation fût totalement étranger aux odieuses manœuvres dont M. Derville avait été la victime. La première impression passée, Saint-Elme s'efforça de composer son maintien, et de faire disparaître, sous un air d'assurance, l'embarras et la crainte qu'il avait d'abord manifestés ; mais il n'était plus tems. Maurice l'avait deviné, il était bien décidé à tirer parti de cette heureuse découverte. Saint-Elme se récria sur la

singularité du hasard qui lui faisait retrouver Maurice, et qui donnait une si heureuse confirmation à tout ce qu'il avait dit à Dubreuil : car personne, ajouta-t-il en s'adressant à ce dernier, n'est plus capable que votre ami, de vous certifier les détails malheureusement trop vrais, que je vous ai donnés sur la situation de M. Derville. « Il est des « renseignemens non moins im- « portans, lui répondit Maurice, « que je désire acquérir, et vrai- « semblablement vous ne me les « refuserez pas. Qu'est devenu l'in- « fâme d'Héricourt? » — Saint-Elme ne s'était pas attendu à cette brusque question. Il en fut déconcerté. Un moment après il se remit, et déclama avec force contre la perfidie de cet homme qu'il avait re-

gardé si mal à-propos comme son ami. Il assura en même tems qu'il avait échappé à toutes les perquisitions que l'on avait faites, et que suivant toute apparence, il s'était rendu justice en se privant de la vie, conformément à la résolution qu'il avait prise depuis long-tems, et dont il faisait part à M. Derville, dans la lettre qu'il lui avait écrite le jour où il s'était sauvé de chez lui. — Et par quel hasard, observa Maurice, avez-vous eu connaissance de cette lettre ? — Saint-Elme embarrassé rougit, prétendit que tel était du moins le bruit public, et qu'il ne comptait ni en garantir, ni en contester l'authenticité. Cet événement, au surplus, était selon lui, de la plus parfaite indifférence, et ne changeait rien au fond de l'af-

faire, puisque la ruine de M. Derville n'en était pas moins constante.
« Mon opinion, dit Maurice en in-
« sistant, est entièrement opposée à
« la vôtre. Le desir de d'Héricourt
« était de persuader qu'il allait se
« livrer au dernier acte du déses-
« poir. Il espérait que le bruit de sa
« mort deviendrait favorable à sa
« fuite ; la lettre qu'il avait laissée
« à son départ, n'avait d'autre but
« que de propager une erreur dans
« laquelle il trouvait son repos et son
« importunité assurés. M. Derville
« devina son projet, et pour le dé-
« jouer, il eut soin de le couvrir du
« plus profond secret. Voilà des
« détails sur lesquels vous pouvez
« compter, et je suis le seul à qui
« ils aient été confiés. Comment se
« fait-il donc que vous en soyez

« aussi bien instruit, et que vos dis-
« cours s'accordent aussi heureu-
« sement pour d'Héricourt avec le
« plan qu'il a formé ? » Chaque rai-
sonnement de Maurice, chaque mot augmentait la confusion de St.-Elme. Ne pouvant répondre à cette dernière question d'une manière satisfaisante, il voulut payer d'effronterie, et demanda avec hauteur à Maurice, quand il voudrait bien finir ce singulier interrogatoire. « Quand vous m'aurez expliqué la
« singulière aventure qui vous a
« révélé le secret de la lettre, lui
« répondit-il. » Alors Saint-Elme, comme s'il eût dédaigné de prolonger davantage cet entretien, prit son chapeau et se mit en devoir de sortir. Mais Dubreuil qui observait tous ses mouvemens, se précipita

au-devant de la porte, et lui déclara qu'il s'opposerait à son passage. Saint-Elme voulut tenter quelque résistance. « Elle est inutile ; elle « serait même dangereuse pour « vous, s'écria Maurice. Ne me « forcez pas à appeler main-forte, « et croyez-moi, préférez une ex- « plication qui demeurera secrète « entre nous trois, à celle que je « puis vous forcer de faire, et dont « je ne serais plus maître d'arrêter « les suites. Si vous persistez dans « le refus de parler, je rends ma « plainte contre vous, et les tribu- « naux une fois saisis de cette af- « faire, tout accommodement de- « viendra impossible. » A cette menace des tribunaux, Saint-Elme frémit et changea de couleur. Maurice mit à profit cette remarque,

et l'intimida encore plus, en lui annonçant qu'il le laissait maître de son sort, et que sa franchise seule pouvait l'empêcher d'être traduit devant le magistrat. La contenance de Saint-Elme perdait de plus en plus de sa hardiesse; ses yeux étaient baissés; il réfléchissait, gardait le silence; son maintien était celui d'un coupable. Il était encore retenu par la honte, mais il était d'un autre côté pressé par la crainte, et ce dernier sentiment fut celui qui prévalut. Maurice et Dubreuil achevèrent encore de le déterminer par la parole d'honneur qu'ils lui donnèrent de ne jamais l'inquiéter personnellement, quelle que fût la nature des choses qu'il eût à leur révéler. Rassuré pour son compte, il ne craignit plus de compromettre

d'Héricourt, et parla ainsi : « Une « des choses qu'il vous serait le plus « important de connaître, le lieu « de la retraite de d'Héricourt est « malheureusement la seule sur la- « quelle il m'est impossible de vous « fournir le moindre renseignement. « Après s'être servi de moi pour « arriver à son but, il m'a trompé « moi-même, et a disparu tout-à- « coup sans avoir rempli les bril- « lantes promesses qu'il m'avait « faites. La position fâcheuse où « je me trouvais, et qu'il n'ignorait « pas, me rendit l'instrument de ses « abominables projets. L'homme le « plus honnête n'a qu'un moyen « peut-être de conserver sa vertu, « lorsqu'il est dans l'infortune ; c'est « d'éviter avec soin de s'exposer à « la tentation. D'Héricourt m'en

« présenta une si séduisante, que « je n'eus pas la force d'y résister, « et dès ce moment il trouva en « moi la complaisance et le dévoue- « ment dont il avait besoin. Il son- « geait à-la-fois à sa fortune et à sa « vengeance. Sensible à la préten- « due injure qu'il se plaignait d'a- « voir reçue par le refus de la main « de Virginie, il ne désirait pas « seulement s'enrichir, il voulait « que M. Derville fût entièrement « ruiné, et malheureusement il n'a « que trop bien réussi. Plusieurs « moyens concoururent également « au succès de son plan. Voici com- « ment je lui fus utile pour ma « part. »

« Pendant que la maladie de « M. Derville lui donnait la facilité « d'épuiser la caisse, de faire es-

« compter tous les effets à long ter-
« me, et de poursuivre tous les re-
« couvremens, d'Hérieourt ne vou-
« lut pas laisser échapper une des
« ressources les plus avantageuses
« dont il eût à disposer. La maison
« de M. Derville avait un grand
« crédit dans les principales villes
« commerçantes de la France. Il
« tira sur ce crédit des lettres-de-
« change, toutes revêtues, je ne
« sais par quel moyen, de la signa-
« ture de M. Derville. Je fus por-
« teur d'une grande partie de ces
« effets; et comme ils étaient paya-
« bles à mon ordre, et que j'étais
« censé en avoir fourni la valeur,
« je fis différens voyages pour en
« toucher le montant. Ce que je ne
« conçois pas aujourd'hui, et ce
« que vous aurez sans doute beau-

« coup de peine à croire, c'est la
« bonne foi avec laquelle j'exécutai
« ces diverses opérations. Comment
« peut-il y avoir des engagemens
« sacrés pour celui qui s'est décidé
« à franchir les bornes de l'hon-
« nêteté ! Je l'ignore ; mais ce qu'il
« y a de certain, c'est que je ne
« me permis pas la plus légère infi-
« délité. J'avoue qu'en cela j'agis-
« sais plutôt par suite de mon rai-
« sonnement que par délicatesse.
« D'Héricourt avait soin de ne me
« confier successivement que des
« valeurs au-dessous de la récom-
« pense qu'il m'avait promise, et
« sur laquelle je comptais, lorsque
« tout serait terminé ; mais au lieu
« d'argent, il me donna une somme
« de trente mille francs payables
« en ces mêmes effets, que j'appris

« par la suite qu'il n'avait pu né-
« gocier. J'allai souvent chez lui
« pour me plaindre d'un pareil pro-
« cédé ; sa porte m'était défendue :
« je lui écrivis, je menaçai ; enfin
« voici la lettre qu'il m'adressa la
« veille de son départ :

« Vos menaces ne m'effraient pas.
« Ma conduite avec M. Derville peut
« être odieuse, coupable, mériter
« enfin tous les noms que vous lui
« prodiguez, un peu tard à la vé-
« rité ; mais si jamais j'ai quelque
« chose à craindre, ce ne peut être
« de la part de celui qui a été mon
« complice. Au surplus, pour vous
« prouver combien sont peu fondés
« les reproches d'ingratitude que
« vous me faites, vous trouverez ci-
« joints de nouveaux billets pour la
« somme de dix mille francs. » « La

« fin de cette lettre me convainquit
« d'une vérité dont je me promis de
« tirer beaucoup d'avantage. Je vis
« clairement que d'Héricourt était
« effrayé, malgré le ton d'assurance
« avec lequel il affectait de s'expri-
« mer, et je résolus d'arracher à la
« crainte ce qu'il était inutile de sol-
« liciter de sa bonne volonté. Mais
« le lendemain même, j'appris d'un
« de ses amis, sa fuite et toutes les
« circonstances dont elle avait été
« accompagnée. Furieux d'avoir été
« joué d'une manière aussi perfide,
« je songeai d'abord à me venger,
« et j'eus la douleur de voir que je
« ne pouvais y réussir. Possesseur
« de l'écrit qui contenait l'aveu de
« ses torts, j'étais dans l'impossi-
« bilité d'en faire usage contre lui,
« par l'adresse avec laquelle il rap-

« pelait la part que j'y avais prise.
« J'aurais voulu courir à sa pour-
« suite, mais personne ne put me
« donner des renseignemens sur la
« route qu'il avait tenue. J'étais au
« désespoir. Un de mes amis, té-
« moin de la situation violente où
« je me trouvais, m'offrit un jour
« les moyens de l'adoucir, et se
« chargea, disait-il, de ma fortune,
« à condition que je lui promettrais
« une discrétion à toute épreuve.
« Je fis tous les sermens qu'il exi-
« gea, et Dorlis me conduisit chez
« une femme nommée Hortense.
« Là, je fus bientôt au fait des
« moyens qu'il fallait employer
« pour jouer, sans avoir à craindre
« les caprices du hasard. Notre as-
« sociation avait les plus heureux
« résultats; la fortune commençait

« à me sourire, lorsqu'elle fut tout-
« à-coup renversée de fond en
« comble. Un joueur crut s'aperce-
« voir de l'intelligence qui régnait
« entre nous; il avait fait une perte
« énorme; il se fâcha, nous par-
« lâmes plus haut que lui; il sentit
« que la raison ne pouvait rien
« contre la force, il céda, mais à
« l'instant même il courut dresser
« sa plainte. La maison d'Hortense
« fut cernée le lendemain, et elle
« se vit arrêtée avec une partie de
« ses affidés. Le hasard ne sauva
« que Dorlis et moi. Nous nous dis-
« posions à aller rejoindre nos amis,
« pour partager avec eux le béné-
« fice de la veille, lorsque nous
« apprîmes leur malheur. Alors,
« sans perdre de tems, nous sor-
« tîmes de Paris. La crainte d'être

« découverts, nous fit prendre la « précaution de ne pas suivre le « même chemin. Je comptais trou- « ver à Brest quelque occasion pro- « chaine de quitter la France, et « c'est pour cela que je voulais, à « quelque prix que ce fût, céder « les effets dont je suis porteur. »

A ce récit Maurice fut pénétré d'horreur, et sur-tout de regret de ne pouvoir suivre les traces de d'Héricourt. La véracité de Saint-Elme n'était pas suspecte. Il s'accusait lui-même avec trop peu de ménagement, pour que l'on pût douter de ce qu'il disait. Sa liberté lui avait été promise s'il s'expliquait franchement ; on n'avait donc aucun prétexte pour le retenir, et il allait prendre congé de Maurice, lorsque celui-ci lui parla ainsi :

« Vous avez tenu votre parole ; je « suis fidèle à la mienne, en ne « m'opposant pas à votre retraite. « Je fais plus ; je vous offre les « moyens de quitter la France, et « de vous dérober à jamais aux re- « cherches qui causent vos inquié- « tudes. Laissez-moi la lettre de « d'Héricourt, je m'engage sur mon « honneur à ne m'en servir que « contre lui seul, et de manière à « ne jamais vous compromettre. « Enfin, je vous donne les deux « mille écus que vous demandiez de « ces effets qui, d'après l'aveu que « vous venez de me faire, n'ont « plus aucune valeur entre vos « mains. » Saint-Elme fut si en- chanté de cette proposition, qu'il n'hésita pas un instant à y souscrire. Le marché fut conclu ; et dès le

lendemain Maurice alla trouver un capitaine de vaisseau neutre, qui appareillait pour l'Angleterre, et se chargea d'y transporter Saint-Elme.

CHAPITRE XXI.

L'entrevue.

Le changement heureux que la déclaration de Saint-Elme pouvait apporter un jour, et celui qu'elle produisait présentement dans la situation de la famille Derville, se préparaient à Brest, dans le moment même où la fâcheuse rencontre de Dorlis jettait l'esprit d'Adolphe dans de si mortelles inquiétudes. Peu de jours après cet événement, Dubreuil, dont les affaires étaient terminées, prit congé de ses amis, et partit pour Paris. Cette séparation troubla seule la joie de Maurice; son ame, depuis si long-tems

inaccessible au plaisir, éprouvait le plus vif et le plus pur qu'elle eût jamais connu. La reconnaissance est une source de délices pour l'honnête homme; mais ce sentiment si juste et si vertueux n'est pas toujours exempt d'amour propre. On ne se contente pas de bien sentir, de n'être point ingrat; on se plait à être distingué, et la jouissance d'avoir bien fait n'est pas toujours celle que l'on recherche le plus. C'était la seule à laquelle Maurice fut sensible, il s'occupait des intérêts de M. Derville, et ne songeait guères à mériter des remercimens ou des éloges. Sa récompense, il la trouvait dans l'espoir que lui donnait l'écrit de d'Héricourt, et dans l'agréable surprise que causerait à Nantes la nouvelle

qu'il avait à y anoncer. En conséquence, il ne perdit pas de tems pour envoyer cette consolation à la famille Derville. Saint-Elme, une fois parti, s'empressa d'écrire à sa tante, et de lui faire part de l'heureuse aventure qui le rendait maître des effets qu'il joignait à sa lettre. Pendant cette occupation, son ame était si profondément émue, qu'il ne fit pas même attention à un homme qui venait d'entrer dans sa chambre. Ce ne fut qu'après un grand quart d'heure, et lorsqu'il eut terminé sa dépêche, que ses yeux se levèrent enfin, et qu'il aperçut cet étranger debout, devant son bureau, et paraissant craindre de l'interrompre. Il le fixe, croit reconnaître ses traits, hésite; puis, jetant un cri, il court à lui, il

s'élance dans ses bras. Adolphe, car c'était lui, n'était pas préparé à une pareille réception. Il espérait bien parvenir à se disculper dans l'esprit de son ami ; mais il n'avait pas compté que son pardon précéderait sa justification. Le saisissement et la sensibilité lui ôtèrent la voix, et presque la connaissance ; enfin, ses larmes se firent passage, et répondirent seules aux tendres caresses de Maurice qui le pressait sur son cœur. — Après cette scène muette et délicieuse, Adolphe retrouvant son ami, retrouva aussi son courage et ses forces. Il voulut en faire usage pour exprimer le repentir et l'horreur que lui inspirait sa conduite passée. Maurice lui ferma la bouche ; sa présence valait mieux que ses excuses ; elle

suffisait pour effacer tous ses torts, encore ne lui appartenaient-ils pas : ils ne pouvaient être que le fruit des perfides suggestions dont il avait été comme circonvenu. C'est ce qu'un seul mot apprit à Maurice, aussi bien que l'explication la plus détaillée. Adolphe ne fit que prononcer le nom de d'Héricourt, et sur-le-champ tout fut découvert ; mais en refusant d'entendre une justification, qui selon lui, serait déshonorante pour l'amitié, Maurice n'en fut que plus sensible à la démarche que le cœur d'Adolphe lui dictait. Il vit avec plaisir que si l'on avait pu aliéner ses sentimens, on ne les avait pas dénaturés. Aussi lui en témoigna-t-il sa joie par les plus vives démonstrations ; mais jusque-là il ne paraissait encore que géné-

reux ; Adolphe eut bientôt la preuve la plus convaincante, que jamais il n'avait cessé d'être son ami.

Pendant que les deux amis se livrâient mutuellement au bonheur de se revoir, ils furent interrompus par la visite de M. de Kersan, qui avait des renseignemens à demander à Maurice, sur une affaire dont il s'était chargé. A peine eut-il entendu prononcer le nom d'Adolphe, qu'il se jeta à son cou, et parut éprouver autant de plaisir que s'il revoyait un ancien ami. Il voulut le présentèr sur-le-champ à sa famille, et exigea qu'il vînt habiter sa maison pendant le séjour qu'il comptait faire à Brest. Adolphe, sensible à tant de bontés, ne trouvait pas d'expression pour té-

moigner sa reconnaissance ; il sentait bien que ces offres n'étaient pas dictées par la simple politesse, et plus M. de Kersan lui donnait de marques de bienveillance, plus il était pénétré de ce qu'il devait à Maurice. Il trouva bientôt le moyen de s'acquitter vis-à-vis de lui, par le récit de ce qui s'était passé à Nantes, quelques jours avant son départ. Il lui parla de l'empressement que sa famille avait de réparer ses torts envers lui, et de l'impatience avec laquelle il était attendu. Cette nouvelle transporta Maurice de joie. S'il n'avait consulté que son cœur, il serait parti sur-le-champ ; mais le même sentiment qui l'appelait à Nantes, le retenait à Brest. La préférence, en fait d'amis, est due à celui qui

souffre et qui a besoin de nous. M. de Kersan n'était pas encore parfaitement rétabli, et ses affaires exigeaient la présence d'un autre lui-même. Maurice ne pouvait donc penser à s'éloigner ; mais il obtint du moins qu'Adolphe le consolerait, en consentant à rester avec lui, jusqu'à ce qu'il fût en état de l'accompagner à Nantes.

Trois semaines se passèrent ainsi ; les deux amis goûtaient un bonheur inaltérable, celui-là du moins était à l'abri des coups de la fortune. Mais si les chagrins de l'amitié n'étaient plus à craindre pour eux, leur liaison, quelque étroite qu'elle fût, ne les préservait pas de ceux de l'Amour. Ils ne tardèrent pas à s'en apercevoir l'un et l'autre. Le cœur de Maurice était sans cesse

agité par le souvenir de Virginie, la présence de son frère était à-la-fois une jouissance et un supplice pour lui ; elle irritait son mal, et le lui faisait chérir. Adolphe, de son côté, n'était pas dans un état plus tranquille. Il n'avait pu voir impunément mademoiselle de Kersan. Ses grâces, sa bonté, sa figure charmante n'avaient fait sur lui qu'une impression trop vive. La mélancolie avait succédé à la gaîté qu'il trouvait ordinairement auprès de Maurice, et en peu de tems la réflexion lui en découvrit la véritable cause. Il ne l'eut pas plutôt connu, qu'une idée douloureuse se présenta à son esprit. La justice qu'il rendait à Maurice, et qu'il était impossible que personne se crût en droit de lui refuser, lui fit éprouver

un sentiment de crainte. Il était loin des atteintes de la jalousie ; seulement il n'osait s'arrêter à la comparaison que l'on pouvait faire entre lui et son ami, sans reconnaître la prodigieuse différence qui devait nécessairement frapper tous les yeux. Ceux de mademoiselle de Kersan n'avaient sûrement pas aperçu tant de qualités, sans que son cœur en fût touché, et il se voyait forcé d'applaudir à une préférence qui cependant le rendait le plus malheureux des hommes. Mais la violence des sentimens dont il était agité, éloignait bientôt ses tristes réflexions. Les passions ne connaissent pas d'obstacles. Dès que l'on aime, on espère ; c'était la situation d'Adolphe. Il finit par se familiariser avec les craintes qui

l'avaient d'abord frappé, et ne fut pas arrêté davantage par celles qu'il eût dû raisonnablement concevoir du côté de M. de Kersan. Quelque éloigné qu'il le supposât de ne considérer que la fortune dans le choix de son gendre, était-il probable qu'elle n'y entrât pour rien ? Mais l'amour raisonne-t-il, et voit-il jamais autre chose que ce qu'il désire. Adolphe n'écouta plus que le sien, et déjà mademoiselle de Kersan l'avait compris malgré son silence. Une femme est toujours flattée de l'impression que produit sa beauté sur l'homme qu'elle verrait même avec le plus d'indifférence ; comment son cœur ne serait-il pas sensible à la préférence qui lui est accordée par celui qu'elle préfère elle-même secrètement ! Elle se voyait pour la

première fois l'objet des soins et des prévenances d'un jeune homme dont tout le monde s'accordait à louer les heureuses qualités. Elle avait donc beaucoup de peine à se défendre, sinon d'un amour égal à celui qu'elle inspirait, au moins d'une prévention extrêmement favorable à Adolphe. Il le savait ; il faut si peu de chose pour trahir le secret d'une femme, et sur-tout pour l'apprendre à celui qu'elle aime ! un sourire, un simple regard, l'intérêt qu'elle prête aux discours les plus indifférens, mille riens d'autant plus dangereux qu'elle n'y attache aucune importance. Ces indices n'échappèrent pas aux yeux d'Adolphe ; ils ne frappèrent pas moins ceux de M. de Kersan. Il comprit qu'il n'y avait pas un mo-

ment à perdre pour prévenir un mal auquel il ne serait plus possible de remédier, si on lui laissait le tems de faire des progrès. En conséquence il résolut de s'opposer dès sa naissance à un attachement qui contrariait les projets qu'il avait formés depuis son arrivée à Brest, et dès le lendemain de la découverte qu'il avait faite, il s'en occupa sérieusement.

Une affaire importante devait forcer Maurice à s'absenter une grande partie de la matinée. M. de Kersan profita de cette circonstance qui devenait favorable à ses vues. Il se rendit auprès d'Adolphe. C'était un besoin pour celui-ci de parler de son ami, il fut le premier à exalter sa douceur, sa modestie, son désintéressement. M. de Kersan

se garda bien d'interrompre un discours qui cadrait merveilleusement avec son plan. Il laissa le cœur d'Adolphe s'épancher, et s'épuiser en quelque sorte en louanges si méritées. Enfin il s'expliqua à son tour :

« A votre âge et dans votre po-
« sition, lui dit-il, le zèle et l'a-
« mitié ne sauraient aller plus loin :
« je n'ai pas besoin de vous de-
« mander ce que vous feriez si
« vos moyens secondaient vos in-
« tentions ; et que le bonheur de
« votre ami fût entre vos mains. Eh
« bien ! ce qu'un sentiment libre et
« volontaire vous porte à désirer, le
« devoir et la reconnaissance me le
« prescrivent. Vous n'ignorez ni les
« services que Maurice m'a rendus,
« ni la disproportion immense qui
« existe entre les obligations que je

« lui ai, et la récompense qu'il a voulu
« lu recevoir. La crainte d'offenser
« sa délicatesse, m'a seule empêché
« d'insister plus fortement pour qu'il
« acceptât des offres plus dignes de
« lui et de moi ; mais s'il a trouvé le
« moyen d'enchaîner ma générosité,
« je sais, à mon tour, comment
« je dois triompher de son désinté-
« ressement. Je prétends me l'atta-
« cher par un lien qui m'acquittera,
« je l'espère, et par lequel je n'as-
« sure pas moins son bonheur que
« le mien ; en un mot, je veux
« lui donner la main de ma fille. »
Adolphe ne s'était pas attendu à cette conclusion : l'impression qu'elle produisit sur lui, fut remarquée de M. de Kersan ; mais l'avantage de sa fille, l'amitié même des deux jeunes gens, qu'il ne fallait

pas exposer aux dangers d'une rivalité, prévalurent sur toute autre considération, et il porta sans ménagement le coup qui devait anéantir tout germe de désunion entre eux. « J'ai cru, continua-t-il, qu'il « était plus important que jamais, « que vous fussiez au fait de mes « projets sur votre ami. (Adolphe « était dans le plus pénible embar- « ras.) Ils sont encore un secret pour « lui; et comme je ne prévois au- « cune difficulté de sa part à oppo- « ser à cet arrangement, j'attends, « pour l'instruire de mes vues, que « rien n'en contrarie l'exécution. « Sous peu de tems j'aurai cette sa- « tisfaction, par la fin de toute es- « pèce d'affaire. Ce n'est pas tout: « il faut que j'obtienne une grace « de votre amitié. Les droits de

« M. votre père sur Maurice sont
« plus anciens; mais vous sentez que
« pour le moment ils doivent céder
« aux miens. Engagez-le donc à re-
« noncer au desir que vous m'assu-
« rez qu'il vous témoigne de l'atti-
« rer auprès de lui. Ce desir serait
« une loi pour Maurice. Son cœur
« serait plus empressé de s'acquit-
« ter de la reconnaissance qu'il doit,
« que sensible aux témoignages de
« celle qu'il mérite; et vous devez
« juger de la douleur où me jette-
« rait son absence. Je demande donc
« ce sacrifice encore pour quelque
« tems; dès qu'il sera mon gendre,
« je ne m'opposerai plus à la juste
« impatience qu'éprouve votre ami
« de revoir son bienfaiteur; il de-
« viendra libre de voler dans le sein
« de votre famille; mais ce titre

« seul peut me rassurer contre les « craintes que m'inspire son in- « violable attachement pour elle. « Je ne manquerai pas de prétextes « pour le retenir ici, jusqu'au mo- « ment, très-peu éloigné je l'es- « père, où je serai en état de lui « faire part de mes intentions. »

Que l'on se fasse une idée, s'il est possible, de la situation d'Adolphe après cé terrible entretien. Elle devint plus fâcheuse encore par des réflexions qui le suivirent. Forcé de renoncer à un sentiment à l'existence duquel il sentait son bonheur attaché, il forma sur-le-champ la résolution de se séparer de son ami, plutôt que de se rendre coupable envers lui.

A dater de ce moment, il se trouva contraint par sa présence

Son embarras s'augmentait chaque jour par une foule de réflexions qui lui avaient d'abord échappé, et qui se représentaient à son esprit avec une force accablante. Il avait souvent remarqué la tristesse de Maurice, et ses efforts pour la dissimuler. Il en découvrait aujourd'hui la cause. Pouvait-on connaître mademoiselle de Kersan sans l'aimer! et Maurice avait-il attendu, pour être sensible à tant de charmes, que son père lui eût fait connaître ses desseins? Il croyait sans doute son amour sans espérance, et cette idée l'empêchait d'en faire l'aveu. Son cœur devait être en proie au plus horrible des tourmens. Enfin, pour comble de malheur, son ami ne pouvait retrouver sa tranquillité qu'aux dépens de la sienne. Cette

position était affreuse. Adolphe sentit le besoin de l'abréger. Peu de jours après il prétexta une lettre de son père qui le rappelait à Nantes, et les adieux qu'il fit à Maurice eurent, au moins pour lui, la douceur de donner à ses larmes un cours que depuis long-tems il était obligé de réprimer.

CHAPITRE XXII.

Chagrin causé par le succès.

ADOLPHE fuyait l'amour pour demeurer fidèle à l'amitié. La raison et l'honneur le lui conseillaient également. L'entretien qu'il avait eu, avant son départ, avec M. de Kersan, en mettant le comble à son désespoir, ne lui avait pas permis de balancer sur le parti qu'il lui convenait de prendre. La nécessité y avait influé beaucoup plus que la raison; mais à mesure qu'il s'approchait de Nantes, il sentait son amour reprendre ses droits sur son cœur. Il croyait trouver le repos au sein de sa famille, et ce fut sa première

entrevue avec elle, qui renouvela toutes ses peines. Les questions dont il était accablé, le forçaient d'entrer dans des détails, satisfaisans seulement pour ses parens, et déchirans pour lui. M. Derville ne se lassait pas d'entendre tous ceux qui avaient rapport à Maurice. Virginie leur prêtait aussi la plus grande attention; mais l'intérêt qu'ils lui inspiraient, paraissait le céder à la curiosité qu'elle témoignait de connaître ceux qui concernaient mademoiselle de Kersan. Elle voulait savoir si elle était jolie, spirituelle, sensible, et ne pouvait se défendre d'un secret dépit à chaque réponse de son frère. Ce n'était encore rien auprès de ce qu'elle éprouva en apprenant les projets de M. de Kersan. Elle n'avait jamais

plus senti combien Maurice lui était cher, qu'au moment qu'elle le perdait sans retour. Ses regrets s'accrurent encore par l'approbation que donna son père à ce mariage. Les éloges qu'il prodiguait aux excellentes qualités de Maurice, les raisons qu'il trouvait pour justifier un choix qui honorait, suivant lui, le cœur et le discernement de M. de Kersan, étaient autant de preuves pour Virginie de la possibilité qu'elle aurait eu d'ouvrir un jour son cœur à ses parens, sans crainte de les affliger : et dans quel tems acquérait-elle cette certitude? lorsqu'elle lui devenait inutile. La position de Maurice n'était pas plus heureuse. Pendant le séjour d'Adolphe à Brest, le plaisir de le retrouver l'avait empêché de démê-

ler les divers mouvemens qui se passaient dans son ame. Il recouvrait l'estime de M. Derville ; il avait eu le bonheur de lui prouver sa reconnaissance ; tout entier à ces douces impressions, il croyait qu'elles lui suffisaient, et ne voyait pas l'espoir caché qui se glissait dans son cœur ; mais l'absence de son ami le lui fit apercevoir. Lorsqu'il n'eut plus l'occasion de se livrer à sa sensibilité, il devint capable de réflexion, et la découverte qu'il fit le jeta dans la tristesse la plus profonde. Son amour pour Virginie était devenu plus violent que jamais, et plus que jamais aussi il le voyait traversé par des obstacles invincibles. Si son honneur et son devoir l'avaient réduit au silence dans le tems de la prospérité de

M. Derville, quelles obligations ne lui imposait pas sa délicatesse dans la position où se trouvait son respectable bienfaiteur! Ses malheurs n'avaient point diminué la distance qui l'en séparait, et c'eût été paraître persuadé du contraire, que de laisser voir des prétentions aussi déplacées. Cependant il était plus convaincu que soulagé par la justesse de ces réflexions. Une circonstance vint encore augmenter son chagrin. Si le respect dû à la famille Derville bannissait toute espérance du cœur de Maurice, la reconnaissance ne le pressait pas moins de voler auprès d'elle, et de rentrer dans les droits qu'il avait retrouvés sur sa bienveillance et sa tendresse. Aussi s'était-il fait un plaisir d'accompagner Adolphe à

Nantes. M. de Kersan, dont ce voyage dérangeait les projets, avait eu l'art de s'y opposer, sans laisser pénétrer son véritable motif. Des affaires qu'il avait eu soin d'accumuler, rendirent le départ de Maurice impossible, et il eut le regret de ne pouvoir suivre son ami. Désespéré d'un délai qu'il n'avait pas prévu, il résolut au moins de l'abréger, et se mit au travail avec une ardeur dont il lui tardait d'obtenir la récompense. Chaque jour, malheureusement, voyait naître quelque incident qui en prolongeait la durée. Pour les éviter, il annonça que son intention était d'aller s'établir quinze jours à la maison de campagne que M. de Kersan possédait à quelques lieues de Brest, et de n'en revenir qu'a-

près qu'il aurait terminé toutes les opérations dont il était chargé.

Le but de M. de Kersan ne se bornait pas au vain desir de différer le voyage de Maurice à Nantes. Il avait un projet beaucoup plus sérieux. La crainte qu'il avait eue de le voir échoué par la naissance subite de l'intelligence qu'il avait heureusement surprise entre Adolphe et sa fille, l'avertissait de ne pas s'exposer une seconde fois au même danger. En conséquence il prit toutes les mesures nécessaires pour conclure promptement un mariage, dont la raison devait mieux que l'amour garantir le bonheur. Tel était le principal objet du travail confié à Maurice. Il n'était pas sans difficulté. Il s'agissait de dresser le tableau que toute maison de

commerce est dans l'usage de faire chaque année, de l'état de sa situation. Les événemens survenus dans le cours de la dernière, avaient extrêmement compliqué les opérations nécessaires pour parvenir à l'inventaire exact de la fortune de M. de Kersan, et cette estimation lui devenait indispensable pour connaître la dot que sa position lui permettait d'assigner à sa fille. Mais en attendant que cette affaire fût terminée, le meilleur moyen peut-être de prévenir par la suite des obstacles semblables à celui qu'il croyait avoir écarté, c'était d'instruire sa fille et son gendre futur du lien qui devait les unir. Il alla donc chez Maurice, comme il se disposait à partir, et ne voulut pas prolonger plus long-tems un secret au

moins inutile, si même il n'était dangereux. « Mon cher ami, lui dit-« il, jusqu'ici vous avez tout fait « pour ma fortune ; il faut à présent « que vous fassiez quelque chose « pour mon bonheur. Je vous avoue « qu'il ne sera solidement assuré « que par l'établissement de ma « fille, et je n'attends pour y pour-« voir que la fin du travail dont « vous allez vous occuper. » Maurice ayant demandé à M. de Kersan si cette résolution n'était encore qu'un simple projet, ou s'il avait déjà jeté les yeux sur celui qu'il voulait rendre dépositaire du bonheur de sa fille : « Mon choix est « fait, lui répondit-il ; c'est le « meilleur de mes amis qui va de-« venir mon gendre ; à présent, « j'espère, vous le connaissez ? »

Le ton dont ces dernières paroles furent prononcées, jeta Maurice dans un embarras, que M. de Kersan attribua au premier effet de la surprise. « Pour cette fois, conti-« nua-t-il, vous êtes dans l'impossi-« bilité de me refuser. Ce n'est pas « votre sort, c'est celui de ma fille « qui me détermine à ce mariage; « et si votre délicatesse a toujours « su éluder les effets de ma recon-« naissance, vous ne rejeterez pas « au moins la tendresse d'un père « et d'un ami. » La fin de ce discours était trop intelligible pour que Maurice pût encore conserver le moindre doute; cependant cette proposition était si extraordinaire, qu'elle lui paraissait un songe. Il lui fut impossible d'articuler un seul mot de réponse. M. de Ker-

san jouissait à la vue d'une émotion qu'il prenait pour celle du plaisir ; il serra la main de Maurice comme pour lui exprimer qu'il comprenait son silence, et se retira en l'embrassant tendrement, et en lui recommandant d'accélérer son retour le plus qu'il lui serait possible.

Le premier projet de M. de Kersan avait d'abord été de n'annoncer que par degrés à sa fille, ses vues sur son établissement. Le séjour que Maurice devait faire à la campagne, lui donnait tout le tems nécessaire pour lui apprendre avec ménagement une nouvelle qui en exigeait un si adroit, et par son importance pour elle, et par la prévention qu'elle avait laissé apercevoir en faveur d'Adolphe. Mais l'impatience du succès ne permit

pas au père d'user de précautions sûres et trop lentes, et il n'attendit pas même la fin de la journée pour faire part à sa fille de sa conversation avec Maurice. De tous les momens qu'il avait pu choisir, celui-là sans contredit était le plus préjudiciable à ses desseins. Deux mois avant, sa fille aurait accepté sans balancer un époux pour lequel elle sentait déjà beaucoup d'estime, mais ce sentiment était effacé par celui qu'Adolphe lui avait inspiré; elle connaissait l'amour, et le don de son cœur ne pouvait plus suivre celui de sa main. Le tems seul était capable d'affaiblir une impression qui, quoique vive, n'était peut-être pas profonde; la précipitation de M. de Kersan produisit l'effet contraire. Il fortifia son penchant en le

contrariant ; et si sa soumission aux volontés de son père l'empêcha de témoigner sur-le-champ l'éloignement qu'elle avait pour le mariage qu'il lui proposait, elle se promit bien d'employer tous les moyens qu'elle pouvait attendre de la tendresse filiale opposée à l'autorité paternelle. De son côté, Maurice, au désespoir, était parti pour la campagne, avec des idées bien différentes de celles qui lui avaient d'abord fait rechercher son séjour. Seul, et livré à ses réflexions douloureuses, il admirait la fatalité qui le poursuivait, et qui faisait naître son malheur de l'excès des bontés dont on cherchait à le combler. Ce n'était pas sa fortune, dont il faisait si peu de cas ; c'était le seul bien précieux pour lui, l'amitié, qu'elle

lui enlevait, et il avait à peine l'assurance d'être disculpé dans l'esprit de son premier bienfaiteur, qu'il courait le risque de passer pour un ingrat aux yeux du second. Si la confiance ne peut être payée que par la réciprocité, il sentait que ce n'était pas dans cette occasion, ou plutôt il se reprochait d'avoir fait un mystère à M. de Kersan, de son amour pour Virginie. Cette confidence n'eût, à la vérité, produit aucun incident favorable; mais elle eût prévenu celui qui le jetait en ce moment dans un si cruel embarras. L'excuse qu'elle lui offrait aujourd'hui était trop tardive, et l'exposait au reproche de dissimulation. Au milieu de cette incertitude, le tems lui parut le seul espoir sur lequel il put se reposer. Dès-lors il ne songea

plus qu'à chercher des délais pour prolonger son séjour à la campagne. —Trop affecté pour être susceptible d'application, il passait hors de la maison la plus grande partie de la journée. Il errait dans les champs, ou s'enfonçait dans les bois pour y chercher une solitude plus silencieuse et plus analogue à la situation de son ame. C'était là que, loin de toute distraction, il s'abandonnait à ses rêveries. Elles n'y étaient point interrompues par la réception de lettres qui renouvelaient à chaque instant ses chagrins; car son plus grand supplice venait à présent de ce qui, dans tout autre tems, eût fait son bonheur, de la nécessité d'entretenir sa correspondance avec M. de Kersan. Les marques d'amitié dont ses lettres étaient remplies,

touchaient moins son cœur, qu'elles n'excitaient son repentir. Il se reprochait la fausseté qu'il croyait employer vis-à-vis de lui; et son injuste sévérité envers lui-même lui faisait traiter d'ingratitude et de perfidie, la circonspection qu'il était obligé de mettre dans sa conduite.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE XIV. Maurice à Brest, Page 1

CHAP. XV. Une nouvelle de mariage, 25

CHAP. XVI. Ce qui se passe chez M. Derville, 37

CHAP. XVII. D'Héricourt se démasque, 67

CHAP. XVIII. La Maison paternelle, 90

CHAP. XIX. Nouvelle crainte, 117

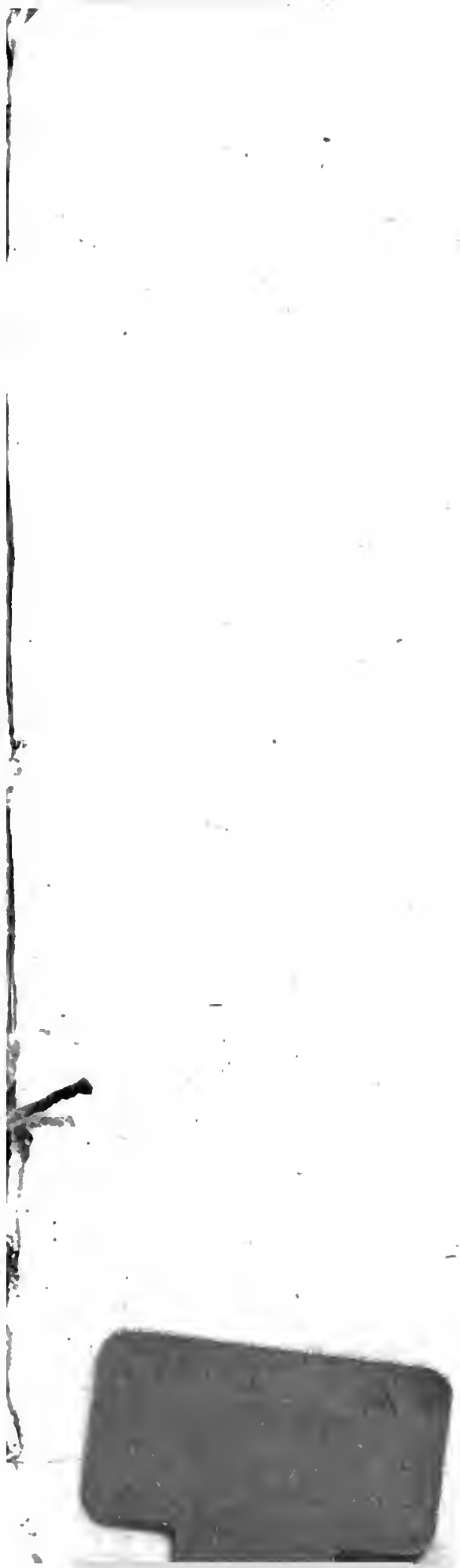
CHAP. XX. Découverte importante, 142

CHAP. XXI. L'entrevue, 172

CHAP. XXII. Chagrin causé par le succès, 192

Fin de la Table.

48241



Digitized by Google